

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. 1. No. 3

MONTREAL, SAMEDI, 22 JUIN, 1895.

LE No. 5 CENTS.

PREMIERE PARTIE L'HERITAGE MYSTERIEUX



LES

DRAMES

DE

PARIS

R

O

C

A

M

B

O

L

E

Imprime par l'Imprimerie Metropolitaine, 968 Rue Ontario, MONTREAL, Can.

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,
Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement: un an.....\$2 50
six mois..... 1 25
le numéro..... 0 05

Publiée par "O. T. GUILMETTE,
968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés; chaque volume de 65 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser à

Bell Tel. 6256

L'Editeur.

L. Petitjean & Cie.,

Costumiers,

NO. 436 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES.—Pour soirées dramatiques, bals, mascarades, etc., etc.—Perruques barbes, grimage, à 20 % meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLI EN 1883.

TELEPHONE BELL 6910.

GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier

Lorsqu'on peut acheter un ameublement de maison complet, composé de 27 morceaux, POBLE COMPRIS, pour

*** \$64.85 ***

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prélarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

ALBERT JETTE

Marchand de Meubles

En Gros et en Detail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL,

Entre Wolfe et Montcalm.

ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1241 RUE STE CATHRINE.

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT POUR LE

BATIME D'ANIS COMPOSE.

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN FRERES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X EEE X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

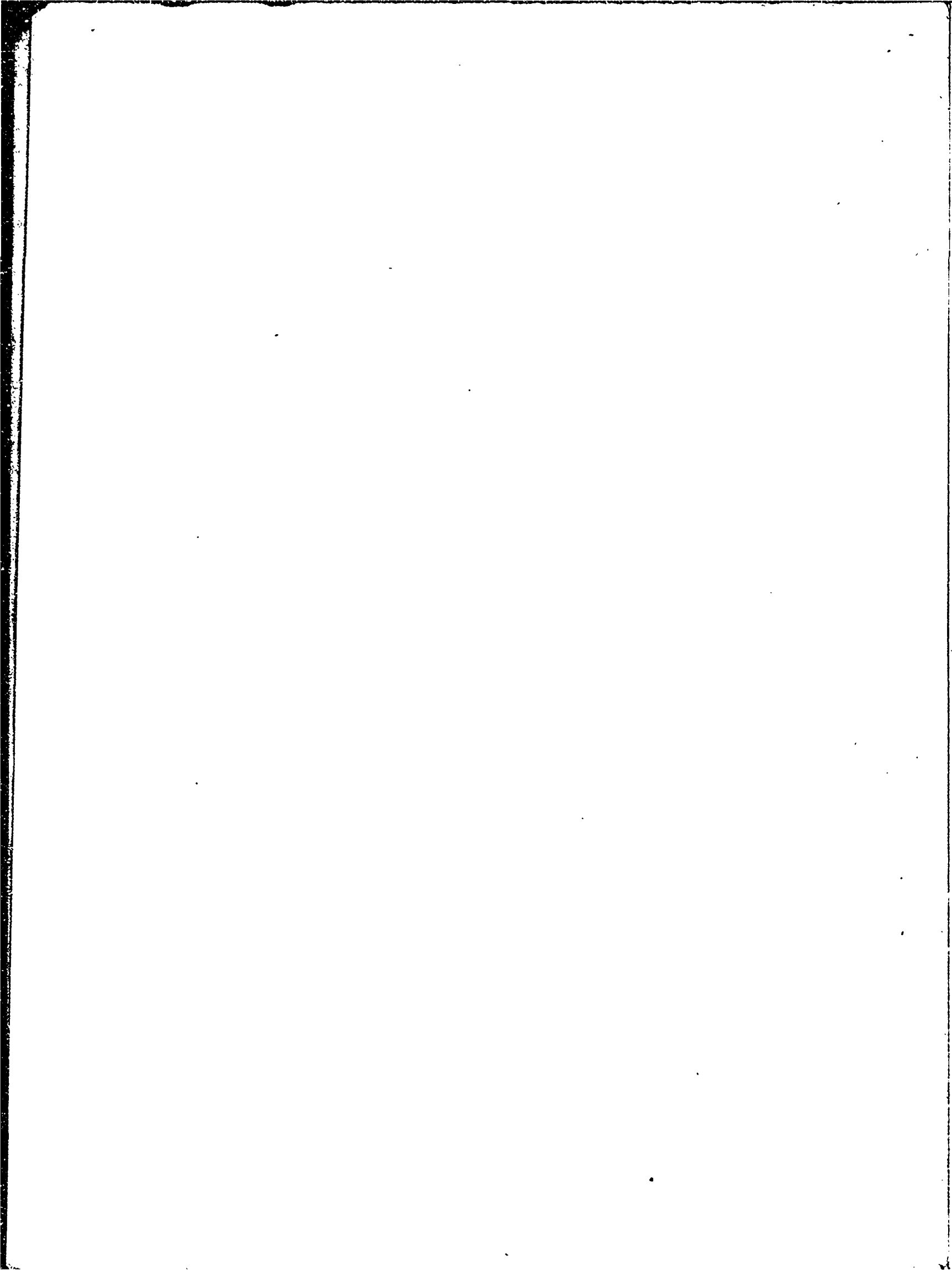
X X X Et à eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.



C'est sur ces marches glissantes de l'escalier, et à cet étage, qu'il se fit un bruit...



Williams prit la lettre que Baccarat avait gardée, la lut attentivement et dit :

— C'est bien, c'est très bien ; c'est beaucoup plus que je n'espérais.

Puis il ajouta, s'adressant à Baccarat :

— Maintenant, ma chère, vous allez conseiller au Beau-préau de s'en aller rue Serpente, No 19, vers dix heures environ, d'y demander à voir madame Coquelet, et de se fier à elle pour Cerise.

— Est-ce tout ? fit Baccarat.

— Vous lui recommanderez, en outre, de ne donner demain aucune explication à Fernand Rocher, si celui-ci lui en demande.

— Bien, dit Baccarat.

— A présent, ma chère, quand le Beau-préau sera parti, je vous dirai ce qu'il faut faire de cette lettre, et à moins que vous ne manquiez de patience et de sagacité, votre beau Fernand sera ici demain et n'en sortira plus.

Baccarat frissonna de joie et rejoignit M. de Beau-préau.

En même temps, Williams sonna et Fanny parut.

— Petite, dit le baronnet, tu vas prendre le coupé de ta maîtresse et porter ce billet à mademoiselle Cerise. Si elle te demande des explications, tu diras que tu ne sais rien... mais que ta maîtresse est dans un état affreux. Voici pour toi.

Une heure après, Williams quittait Baccarat et courait rue Serpente.

— A nous deux, monsieur de Beau-préau ! murmura-t-il en prenant les rênes de son tilbury.

XIV

BEAUPREAU

Cependant, Fanny, à demi-couchée dans le coupé de sa maîtresse, où, par parenthèse, elle se trouvait fort bien et nullement déplacée, Fanny courait vers le faubourg du Temple et y arrivait vers neuf heures. La jeune fleuriste venait de rentrer. Elle était allée diner avec mademoiselle Jeanne et voir son nouveau domicile, rue Meslay ; et comme elle avait perdu trois grandes heures, Cerise avait allumé sa lampe, garni sa chaufferette, et elle s'était mise à l'ouvrage avec l'intention de veiller un peu.

Léon était venu la voir dans la journée, lui apportant une lettre de son pays Jacques, le contremaître, lequel lui annonçait qu'il avait trouvé un acquéreur pour son petit bien, et en même temps l'avisait de son prochain retour.

Jacques allait revenir avec l'argent de Léon et ses papiers ; on ferait tout de suite afficher les bans, et dans quinze jours ou trois semaines, dut-on racheter un ban à l'église, Cerise serait mariée. Cette pensée lui donna du cœur à l'ouvrage, et Cerise se mit au travail en chantant son plus gai refrain.

Ce fut peu après que Fanny parut.

L'étonnement de la fleuriste fut grand à la vue de la femme de chambre de sa sœur lui arrivant à une heure aussi insolite ; et cet étonnement se changea subitement en consternation lorsqu'elle eut parcouru la lettre de Baccarat.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé à Louise ?

— Je ne sais pas, répondit Fanny, fidèle à son rôle ; mais madame est désolée et comme folle.

Cerise se leva vivement, repoussa sa table à ouvrage, mit en un clin d'oeil un bonnet sur sa tête et un châle sur ses épaules, et dit à Fanny :

— J'y vais... j'y vais... dites à ma soeur que j'y vais !

Fanny s'esquiva en courant, remonta dans le coupé et disparut.

Cerise descendit derrière elle, tout en relisant, à la lueur du quinquet fumeux qui éclairait l'escalier, l'étrange lettre de Baccarat.

— Rue Serpente, No 19... murmura-t-elle ; mais il y a une heure d'ici, et pas une minute à perdre !

Et Cerise, qui refusait de monter dans la calèche de sa soeur, courut à la station de voitures la plus voisine, se jeta dans un fiacre et donna l'adresse au cocher. Une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait rue Serpente, à la porte de cette maison vermoulue, à deux étages, et aux volets toujours clos qui lui donnaient l'apparence d'un mauvais lieu, et dans laquelle nous avons vu Colar introduire le capitaine Williams à son arrivée de Londres.

Le cœur de Cerise se serra à l'aspect lugubre de cette maison ; ce fut avec une horrible angoisse qu'elle souleva le marteau de la porte ; et lorsque cette porte eut tourné en grinçant sur ses gonds rouillés et que la jeune fille eut aperçu devant elle une allée sombre, étroite, d'où s'échappait un air humide et nauséabond, et il lui sembla qu'elle entraînait dans un sépulcre.

Elle avança en tâtonnant dans l'obscurité, et d'une voix émue, elle appela :

— N'y a-t-il donc pas de concierge ?

Une lumière brilla alors en haut de cet escalier tournant, aux marches usées, qui avait pour rampe une corde graisseuse, et Cerise, frissonnante, vit apparaître un hideux visage de vieille femme qui demanda d'une voix aigre :

— Qui est là ? qui vient à cette heure ?

— Madame Coquelet ? interrogea Cerise toute tremblante

— C'est moi, répondit la vieille.

Cerise monta les marches glissantes de l'escalier, et s'arrêta indécise en présence de la vieille femme.

— Madame, dit-elle, je viens au nom de ma sœur Louise...

Louise, fit madame Coquelet, quelle Louise ?

Cerise rougit, et songea au surnom de sa sœur.

— Baccarat, dit-elle.

— Ah ! ah ! dit la vieille, dont la voix parut se radoucir et devint meilleure ; entrez, ma petite, entrez.

Et madame Coquelet ouvrit une porte sur le carré du premier étage, et conduisit, à travers un corridor aussi sombre que l'allée, la jeune fille jusqu'à une chambre où elle la fit entrer.

— Venez, ma petite, disait la vieille d'un ton caressant, venez par ici.

Et Cerise, émue et toujours frissonnante, suivait cette horrible femme vêtue d'une camisole de nuit, coiffée d'un bonnet à rubans d'un rouge criard, et portant par-dessus sa camisole un châle tartan à carreaux verts.

La chambre où elle fit entrer Cerise ressemblait à la salle d'apparat d'un lieu suspect : rideaux d'un rouge fané aux croisées, vieux divan dont les accros étaient dissimulés sous une housse au crochet, pendule Noblet sur la cheminée entre deux vases de fleurs, guéridon d'acajou plaqué, fauteuil en velours miroité et d'un ton verdâtre.

Cerise embrassa d'un coup d'oeil cet horrible mélange de pauvreté et de luxe honteux ; puis son regard se reporta sur madame Coquelet, et la naïve enfant se demanda comment sa sœur, qui vivait au milieu d'un monde élégant, pouvait avoir des relations avec une pareille femme.

— Entrez, ma petite, entrez ! répéta l'affreuse vieille d'un ton caressant qui eût épouvanté une femme moins innocente que Cerise.

Cerise obéit et demeura debout au milieu de la chambre rouge, continuant à regarder alternativement et avec un muet effroi cette pièce sombre d'aspect et cette mégère hideuse.

— Ah ! répéta celle-ci, vous venez de la part de Baccarat ?

— C'est ma sœur, murmura Cerise en rougissant.

— Bien, bien, asseyez-vous, ma petite.

— Madame, reprit Cerise toujours émue, ma sœur m'a écrit qu'il fallait que je vinsse vous voir, que moi seule je pouvais la tirer de l'affreuse position où elle se trouve.

— C'est vrai, ma petite, c'est vrai ; mais asseyez-vous donc.

Madame Coquelet, en parlant ainsi, avait un mauvais sourire qui consterna Cerise, et lui fit penser qu'en effet Baccarat était dans une situation terrible.

— Ma s, reprit la vieille femme, ce n'est pas moi, c'est une personne que nous attendons qui va vous causer de votre soeur, ma petite... Asseyez-vous là et attendez; ce ne sera pas long, la personne ne peut tarder.

Madame Coquelet posa le flambeau qu'elle tenait à la main sur la cheminée, entre l'un des vases de fleurs et la pendule, et avant que Cerise eût eu le temps de faire la moindre question elle se retira et ferma la porte sur elle.

Toute interdite, la jeune fille demeura seule, jetant autour d'elle un regard dououreusement étonné.

Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, tout, jusqu'à la lettre de la soeur, était de nature à la plonger dans une inexprimable angoisse.

Cependant, elle s'assit sur le vieux divan à la housse au crochet d'un blanc douteux, et elle attendit, tressaillant au moindre bruit, et l'oeil attaché sur la pendule, dont l'aiguille allait atteindre le chiffre dix.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent; un silence profond régnait autour de Cerise, un silence au milieu duquel on eût entendu les pulsations du coeur de la pauvre enfant, que précipitait un vague et indicible effroi.

Ses regards allaient de la pendule, qui mesurait le temps écoulé, à la porte, que masquait un rideau rouge pareil à ceux de l'unique croisée qui faisait face à la cheminée.

Et tandis qu'elle se perdait en conjectures sur ce malheur prêt à fondre sur sa pauvre soeur et qu'elle était chargée de conjurer, tandis qu'elle se demandait ce que pouvait être cette personne qu'elle attendait avec une anxieuse impatience, un bruit se fit derrière elle.

Cerise se retourna et laissa échapper un cri de frayeur...

Une porte recouverte du papier qui tendait les murs, et qu'elle n'avait point remarquée, par conséquent, venait de s'ouvrir à côté du divan, pour livrer passage à un homme qu'à première vue Cerise ne reconnut pas.

Il portait des lunettes bleues; mais, au lieu d'un habit bleu comme ses lunettes, il avait une redingote noire boutonnée pardessus un gilet blanc.

C'était M. de Beaupréau.

Le chef de bureau ferma la porte et salua Cerise de la main.

— Bonjour, chère enfant, dit-il l'un ton dégagé, en étant cependant son chapeau et laissant voir son front chauve.

Cerise, à la vue d'un homme, s'était levée avec vivacité, et, instinctivement, elle avait fait un pas en arrière. Mais l'apparence mâle et la calvitie de M. de Beaupréau la rassurèrent.

— Bonjour, bonjour, ma chère enfant, répéta-t-il d'un ton paternel où perçait néanmoins une légère émotion.

— Monsieur, fit Cerise en reculant d'un pas encore, seriez-vous la personne... que... j'attends ?

— Oui, c'est moi, ma belle enfant !

Et le chef de bureau prit la main de la jeune fille.

— Asseyez-vous donc, dit-il.

Cerise retira sa main et demeura debout.

— Ma soeur, dit-elle, ma soeur Baccarat...

— Une charmante fille, presque aussi jolie que vous, interrompit le chef de bureau, qui prit une attitude et un ton régence.

— Ma soeur m'a écrit... poursuivit Cerise.

— Ah ! oui... je sais.

— Qu'elle était dans une situation critique.

— Très critique, ma belle enfant.

— Et qu'il fallait que moi...

— Oui, dit M. de Beaupréau, Baccarat, en effet, compte beaucoup sur vous... Eh ! mais, venez vous mettre là, près de moi... Vous fais-je peur ?

— Non, balbutait Cerise, qui ne comprenait absolument rien

aux paroles du chef de bureau, et se laissait prendre, cependant, à son accent bonhomme.

Et comme il s'agissait de sa soeur, que M. de Beaupréau était vieux et laid, et qu'en l'innocence de son coeur, la pauvre enfant était à cent lieues de la sinistre vérité, Cerise obéit et s'assit à l'extrémité opposée du divan sur lequel le chef de bureau s'était laissé tomber lourdement.

— Monsieur, supplia-t-elle d'une voix à attendre un tigre, si vous pouvez sauver ma pauvre soeur...

— Oui, sans doute, chère petite; mais causons de vous d'abord...

— De vous, répéta M. de Beaupréau, qui prit la main de l'ouvrière et voulut la baiser galamment.

Cerise retira sa main, et bien que ne soupçonnant rien encore, elle se recula vivement et comme obéissant à une vague terreur.

— Voyons, reprit-il, se rapprochant d'elle, regardez-moi bien. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Et il exposait, aux yeux de Cerise, son visage jaune et son front chauve aux clartés de la lampe placée sur la cheminée.

Un souvenir traversa soudain l'esprit de Cerise.

— Oui... oui, dit-elle, rue Bourbon-Villeneuve... sur le boulevard... jusqu'à ma porte...

Et, cette fois Cerise, devinant enfin, se leva précipitamment et voulut fuir.

Mais elle songea à Baccarat, et soudain elle se dit qu'un homme qui s'était attaché à ses pas, l'avait suivie peut-être à cause de sa soeur, pour lui parler d'elle, et elle resta debout, attendant encore.

M. de Beaupréau demeura assis, et reprit :

Ma chère enfant, je vous semble peut-être un peu... mur... et le fait est que je n'ai plus vingt ans... mais, croyez-le, je sais un homme comme il faut... et comme il faut même, et je saurai me conduire honorablement.

Cerise se méprit encore au sens de ses paroles et leva sur lui un timide regard.

— Oui, continua le chef de bureau, j'ai une assez belle position et je puis beaucoup. Voyons, que vous semblerait d'un joli entre-sol rue Blanche ou rue Saint-Lazare ? Mille francs de loyer, une bonne, cinq cents francs par mois et cent louis pour votre toilette ?...

— Monsieur ! s'écria Cerise suffoquée d'indignation et comprenant enfin.

Et alors la pauvre fille devina tout, tout, jusqu'à l'infamie de sa soeur. Et elle courut éperdue vers la porte pour fuir. Mais la porte était fermée.

En même temps, M. de Beaupréau se leva et alla vers elle; lui prit la taille et voulut l'embrasser.

Mais Cerise se dégagea et poussa un cri terrible :

— Misérable !... Au secours ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Mais M. de Beaupréau répondit par un éclat de rire :

— Allons donc, petite, dit-il, ne soyons donc point méchant et farouche comme ça; je tiendrai parole... et pour preuve...

Il voulut l'enlacer; mais Cerise, à qui le désespoir donnait de la présence d'esprit et des forces, Cerise le repoussa, glissa hors de ses bras avec la souplesse d'une couleuvre, et fit un bond en arrière jusqu'à la cheminée, où elle s'arma de l'un des flambeaux, qui était en zinc argenté et dont elle se fit une arme.

L'attitude résolue de la jeune fille arrêta un moment M. de Beaupréau, qui hésita à la poursuivre.

Mais il se souvint que madame Coquelet, dans les mains charnues de laquelle il avait glissé cinq louis il y avait dix minutes, lui avait dit en souriant :

— Je suis toute seule dans la maison, et je suis scurde comme un pot de grès. Si la petite criait, il faudrait ne pas avoir peur... On assassinerait ici, que je n'entendrais pas...

Et M. de Beaupréau, enhardi, voulut de nouveau s'élancer vers Cerise, qui continuait à appeler au secours.

Mais soudain la porte masquée auprès du divin fut brusquement ouverte, et un homme apparut qui fit jeter un cri de joie à la jeune fille éperdue et reculer d'un pas le séducteur, ainsi troublé dans son horrible tentative.

À la vue de cet homme, qu'elle ne connaissait pas cependant, Cerise devina que la Providence lui envoyait un libérateur.

En même temps, M. de Beaupréau murmurait avec stupeur :

— Sir Williams !

C'était, en effet, le baronnet sir Williams, dans les plans ténébreux duquel il était entré d'interrompre M. de Beaupréau dans l'accomplissement de son crime, qui venait d'apparaître, tête nue, un pistolet à la main, sur le seuil de cette chambre où Cerise s'était crue perdue ; le baronnet sir Williams, qui, la veille, avait été présenté au chef de bureau dans le ministère des affaires étrangères et avait eu l'honneur de faire danser deux fois mademoiselle Hermine, la fiancée de M. Fernand Rocher.

La vue de cet homme rencontré au grand soleil du monde, qui connaissait sa haute position, ses fonctions administratives, et qui le surpréait ainsi se livrant aux brutalités d'un soudard, violentant une jeune fille sans défense, produisit sur M. de Beaupréau la stupeur qu'il aurait éprouvée à l'aspect de la tête de Méduse.

Il recula frissonnant et pâle devant Williams, qui alla vers Cerise et lui dit :

— Ne craignez rien mademoiselle ; le ciel vous envoie un protecteur, et vous serez respectée par ce misérable.

En même temps, Williams appela :

— Colar ! Colar !

La porte principale, celle par où Cerise était entrée, s'ouvrit, alors, et Cerise vit apparaître Colar, l'âme damnée de Williams, Colar, le nouvel ami de Léon, et à sa vue Cerise jeta un cri de joie et se précipita vers lui comme un enfant vers sa mère.

— Tu vas reconduire mademoiselle, lui dit Williams, et s'il lui arrivait quelque chose...

— Tonnerre et sang : s'écria Colar, qui feignit une surprise profonde, c'est mademoiselle Cerise !... On ne nous avait donc pas trompés !

Et il entraîna la jeune fille sans lui donner l'explication de ses étranges paroles, tandis que Williams demeurait seul en présence de M. de Beaupréau.

Cerise, cependant, toute tremblante encore, mais confiante en l'ami de son fiancé, sortait de cette honteuse maison où elle avait failli être victime de la brutalité de ce vieillard en délire, et elle pressait les mains de Colar en murmurant :

— Merci ! merci !

XV

LE PACTE.

M. de Beaupréau et Williams, demeurés seuls, se regardèrent un moment en silence, comme deux adversaires à l'heure d'un combat acharné.

Puis le baronnet alla fermer la porte, se plaça devant lui, et regarda froidement le chef du bureau.

— Monsieur, dit-il, vous êtes, il me semble, M. le baron de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères, en passe de devenir chef de division, riche de deux cent mille francs, et père d'une charmante jeune personne, mademoiselle Hermine, avec laquelle j'ai eu l'honneur de danser hier soir ?

— Monsieur... balbutia M. de Beaupréau, dont le regard hébété semblait être rivé à ce canon de pistolet que Williams continuait à tenir à la main.

— Or, poursuit le baronnet, voici que, par suite de circonstances que je vous raconterai plus tard, je vous surprends, à dix heures du soir, dans une maison borgne où vous avez fait attirer une jeune fille honnête et pure jusqu'ici... et vous livrant...

— Monsieur, interrompit le chef de bureau hors de lui, que vous importez ?

— A moi personnellement, rien, dit Williams. Mais attendez... Cette jeune fille a dix-huit ans, c'est donc un attentat odieux, infâme, aggravé des circonstances de séquestration et de violences... c'est-à-dire un crime qui peut conduire à la cour d'assises et de la cour d'assises à Toulon ou à Brest, c'est-à-dire aux galères. Comprenez-vous ?

M. de Beaupréau écoutait, frissonnant, et continuait à regarder le pistolet avec stupeur.

— Pour obtenir ce résultat, continua Williams, c'est-à-dire pour changer votre habit de haut fonctionnaire en casaque rouge, et remplacer par la chaîne du bague le ruban qui s'étale à votre boutonnière ; pour faire, enfin, d'un chef de division futur un forçat, que fait-il ? Presque rien : deux témoins qui viennent confirmer à un juge d'instruction la déposition de votre victime.

— Monsieur... monsieur... balbutia M. de Beaupréau d'une voix tremblante, voulez-vous donc me perdre ?

— Dame ! cette jeune fille m'intéresse. Colar et moi, nous pourrions témoigner...

— Grâce ! exclama M. de Beaupréau éperdu, et tombant à genoux.

— Bon ! fit le baronnet, vous n'êtes réellement pas assez intéressant pour qu'on vous fasse grâce ainsi.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui sont insolents avec les inférieurs, rampants avec ce qui est au-dessus d'eux, forts avec les faibles, lâches et tremblants avec les forts.

Il fut infâme de bassesse devant cet homme, qui d'un mot pouvait le perdre à jamais ; il se roula à ses pieds avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix.

Le baronnet sir Williams parut savourer un instant cette lâcheté honteuse, ainsi que les tortures morales de cet homme tombé à sa merci ; puis il le releva, le fit asseoir et lui dit :

— Maintenant, bonhomme, cessez de vous lamenter, et causez.

— Vous me pardonnez ? exclama Beaupréau, qui passa subitement du désespoir à la joie.

— Non, dit Williams, je vais essayer de m'entendre avec vous.

Et comme le chef de bureau attachait sur lui un œil stupide, le baronnet poursuivit d'un ton calme et froid :

— Je ne suis pas un juge d'instruction, et je n'ai pas mission de pourvoir le bague ; mais je suis maître de vous, maître de votre liberté, de votre honneur et de votre considération et je vais voir si je puis tirer un parti convenable de cette situation.

M. de Beaupréau crut qu'il était tombé dans les mains de l'un de ces hommes qui font chanter par la possession d'un secret, et il se hâta de dire :

— Voulez-vous de l'argent ? Dites, quelle somme vous faut-il ?

Williams se prit à sourire.

Les instincts avares et cupides de M. de Beaupréau livrèrent alors un combat acharné à la terreur qui le dominait encore.

— Je ne suis pas... riche, murmura-t-il ; mais enfin, dites... parlez...

Le baronnet haussa les épaules :

— Allons donc, mon cher, dit-il, il me faut mieux que quelques chiffons de mille francs.

M. de Beaupréau frissonna.

— Vous voulez donc me ruiner ? murmura-t-il avec angoisse.

— Il est certain, répondit tranquillement Williams, que je ne ferais guère qu'une bouchée de votre fortune.

M. de Beaupréau devint livide, et eut le courage de s'écrier :

— Mais tuez-moi donc tout de suite, alors !

— Rassurez-vous, dit Williams, ce n'est point à votre fortune que j'en veux. Ecoutez-moi...

M. de Beaupréau poussa un soupir de soulagement et regarda Williams avec une stupeur croissante.

Vous avez une fille, continua le baronnet, une fille que j'ai fait danser la nuit dernière ?

— Oui, balbutia le chef de bureau.

— Vous avez accordé sa main à M. Fernand Rocher ?

— C'est vrai.

— Vous avez eu tort, mon cher monsieur, car votre fille me plaît, et il m'a pris fantaisie de l'épouser.

L'étonnement de M. de Beaupréau, à ces paroles atteignit les dernières limites.

— Ecoutez, poursuivit Williams, je sais vos affaires aussi bien que vous. Hermine n'est pas votre fille.

M. de Beaupréau jeta un cri et fit un soubresaut sur le siège où Williams l'avait contraint de rasseoir.

— Ecoutez donc, continua Williams avec calme, et ne m'interrompez pas. Je vous disais donc qu'Hermine n'est pas votre fille... Est-ce vrai ?

— C'est très vrai, balbutia M. de Beaupréau.

— Elle est la fille du comte Kermor de Kermarouët.

Cet homme est mort... mort douze fois millionnaire, acheva froidement Williams, tandis que le chef de bureau avait un éblouissement... Il est mort, et moi seul sais où est déposé son testament.

A ce mot de testament, une lueur étrange se fit dans le cerveau du chef de bureau, qui devina à moitié les projets de sir Williams.

— Son testament, reprit le baronnet, porte un nom en blanc. le nom du légataire universel... Ce nom, ce devait être, dans la pensée du testateur, celui de sa femme ou de son enfant, si elle en avait un... Comprenez-vous ?

Et Williams et M. de Beaupréau se regardèrent alors comme deux bandits flairant une curée, et tout prêts à s'allier et à devenir amis, après avoir voulu s'égorger.

— Si j'épouse votre fille, poursuivit Williams, le testament caché se retrouvera, le blanc sera rempli par le nom d'Hermine, et il y aura pour le beau-père une belle part du gâteau.

M. de Beaupréau frissonna d'enthousiasme, comme naguère il avait frissonné de terreur.

— Dans le cas contraire, acheva le baronnet, je demeure muet, et les douze millions sont à jamais perdus.

— Oh ! s'écria M. de Beaupréau avec un sauvage emportement, vous l'épouserez !

Le baronnet regarda froidement son interlocuteur :

— Beau-père, dit-il, entre nous, vous êtes un assez joli scélérat, et je vous crois capable de tous les crimes ; seulement, la tête est faible chez vous, vous avez des passions, vous aimez les petites grisettes, et vous avez besoin d'être dirigé... Vous serez mon esclave !

— Je le serai, murmura Beaupréau, qui courba le front avec l'humilité du crime rencontrant une supériorité.

Ce qui se passa entre ces deux hommes, nul ne le sut, mais lorsque Beaupréau quitta la rue Serpente, un pacte ténébreux le liait à sir Williams, et la perte de Fernand Rocher était résolue.

XVI

LE CAISSIER

Le lendemain, M. de Beaupréau, remis de ses terribles émotions de la nuit, arriva à son bureau vers dix heures.

Williams lui avait promis Cerise en lui disant :

— Beau-père, le soir de mes noces, vous trouverez à votre porte une chaise de poste attelée ; dans cette chaise, un sac de louis, et à côté de ce sac de louis, mademoiselle Cerise, ce qui vous permettra d'aller passer une lune de miel convenable quelque part, à cent lieues de Paris.

Williams tenait M. de Beaupréau par un double appât : Cerise et les millions du mystérieux héritage.

Donc, vers dix heures, M. de Beaupréau arriva à son bureau en habit bleu, rasé de frais, souriant et bonhomme derrière ses lunettes comme un philanthrope ou un négrophile.

Mais à peine était-il installé dans son fauteuil de cuir vert à peine plaçait-il auprès de lui sa tabatière et son mouchoir à carreaux bleus, — il était voué au bleu. — que Fernand Rocher entra.

Fernand n'avait point encore reçu cette terrible lettre de congé, écrite par Hermine et tombée aux mains de Williams.

Le jeune homme était donc calme et souriant, comme tous ceux qui aiment et croient toucher à l'heure suprême du bonheur.

— Ah ! vous voilà, cher ami, dit M. de Beaupréau en lui tendant la main.

Fernand salua le chef de bureau.

— Je viens vous rendre compte de ma petite mission, dit-il.

— Ah ! ah ! fit M. de Beaupréau, je gage que vous vous êtes fort ennuyé.

— Hélas ! soupira Fernand, qui songea que, pour complaire à son beau-père futur, il avait consenti à se priver d'une bonne et longue soirée passée auprès d'Hermine.

— Vous a-t-on parlé de moi ?

— Oui ; j'ai dit que vous étiez souffrant et n'aviez pu sortir.

— Très bien. Maintenant, cher enfant, poursuivit M. de Beaupréau, puisque vous êtes devenu mon confident, soyez-le jusqu'au bout.

Et M. de Beaupréau prit un petit air mystérieux, et son œil gris pétilla derrière ses lunettes bleues avec une expression de joie malicieuse.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Fernand.

— Cette petite, poursuivit tout bas le chef de bureau, me prend, en réalité, beaucoup de temps... Tenez, il va falloir que je sorte... elle m'attend... et m'a fait un peu son esclave.

Fernand sourit avec complaisance, car, au fond du cœur, il éprouvait un violent dégoût de ce vieillard amoureux.

— Or, continua Beaupréau, vous allez vous installer ici en mon absence, et jeter un coup d'œil à mon travail du jour. Je serai de retour dans une heure au plus. S'il survient quelque bon à payer, vous le payerez... Je vous laisse les clefs de ma caisse.

M. de Beaupréau avait, en effet, une caisse et la disposition de certains fonds secrets au ministère. Cette caisse renfermait, parfois jusqu'à quinze et vingt mille francs, partie en or, partie en billets. On avait dit cela, au ministère, la caisse des secours mystérieux.

Le bureau occupé par M. de Beaupréau était un grand salon précédé par une antichambre dans laquelle se tenaient deux garçons de bureau, et qui reliait cette pièce aux bureaux occupés par les commis.

A droite de la cheminée se trouvait un vaste pupitre garni de casiers et de cartons verts, devant lequel s'asseyait M. de Beaupréau.

A gauche de la cheminée était la caisse : un coffre-fort modèle garni de trois serrures, chacune munie de deux clefs ; l'une de ces clefs était dans les mains du caissier général du ministère, l'autre dans celles de M. de Beaupréau, de façon que ce dernier était soumis à un contrôle constant.

— Allez fermer votre bureau, dit Beaupréau à Fernand, et revenez vite vous installer ici.

Fernand sortit.

Rapide comme l'éclair, M. de Beaupréau se leva, ouvrit sa caisse, et retira un portefeuille qu'il fit disparaître dans les vastes poches de son pardessus d'alpaga, referma la caisse ensuite et vint se rasseoir dans son fauteuil.

Deux minutes après, Fernand reparut.

M. de Beaupréau se leva avec calme, mit son pardessus, le boutonna et dit au jeune homme, en lui tendant un troussseau de clefs :

— Voilà, mon cher enfant, une belle marque de confiance que je vous donne... il y a, par exception, trente-deux mille francs en caisse.

— Monsieur... fit Fernand blessé.

— Bon ! répondit le chef de bureau en souriant, n'allez-vous pas vous facher ? Vous savez bien qu'un beau-père est toujours un peu défiant à l'endroit d'un gendre.

Et M. de Beaupréau donna sur la joue du jeune homme une tape amicale, l'installa dans son fauteuil et gagna l'antichambre, d'où il passa dans ses bureaux :

— Messieurs, dit-il aux employés, je sors pour une heure et laisse ma besogne à M. Rocher. Vous vous adresserez à lui, si besoin est.

Cela dit, M. de Beaupréau descendit le grand escalier du ministère avec un calme parfait, tourna l'angle au boulevard et dans une voiture de place, criant au cocher :

— Rue Saint-Lazare, et au galop !

Cependant, Fernand, installé au bureau de M. de Beaupréau, dépouillait la correspondance de son chef depuis environ dix minutes, lorsqu'un commissionnaire de coin de rue pénétra dans l'antichambre, une lettre à la main, et, s'adressant à un huissier, demanda à voir M. Rocher. L'huissier ouvrit la porte du salon et fit entrer le commissionnaire.

— Monsieur, dit ce dernier, qui n'était autre que Colar et qui avait sa leçon faite, je viens du coin de la rue Saint-Louis. Deux dames, une agée et une jeune qui descendaient vers le boulevard, m'ont remis cette lettre avec ordre de vous l'apporter sur-le-champ. Ma course est payée.

Et Colar tendit la lettre d'Hermine, qu'il tenait de Williams, salua et sortit sur-le-champ.

Fernand reconnut l'écriture de sa fiancée et tressaillit de joie en rompant le cachet ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il pâlit, chancela et éprouva comme un éblouissement.

Que signifiait ce congé, empli d'un froid dédain ? et comment celle qui lui souriait la veille encore avec amour pouvait-elle lui écrire ainsi ?

Pendant quelques secondes, Fernand demeura stupide d'étonnement et d'épouvante, tournoyant sur lui-même comme foudroyé ; puis une réaction se fit en lui ; il lut et relut cette lettre fatale, et s'élançant hors du bureau, oubliant l'absence de M. de Beaupréau et son devoir, il sortit, sans même prendre son chapeau, et, tête nue, il se précipita vers la rue Saint-Louis, voulant à tout prix voir Hermine sur l'heure. Les deux huissiers qui le virent sortir s'imaginèrent qu'il montait à l'étage supérieur pour affaires de service, surtout le voyant sans chapeau et sans pardessus.

Fernand n'emportait qu'une seule chose, les clefs de la caisse de M. de Beaupréau, qu'il avait mises dans sa poche au moment même où le chef de bureau les lui confiait.

Un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoulèrent, Fernand ne reparut pas.

— M. Rocher vient de sortir, disait les huissiers aux employés qui voulaient pénétrer dans le bureau de M. de Beaupréau.

Et les employés rebroussaient chemin.

Tout à coup, M. de Beaupréau rentra.

— M. Rocher est sorti, répéta l'huissier.

— Sorti ? fit le chef de bureau avec ton surpris.

— Oui, monsieur.

— Sorti en mon absence ?

— Oui, mais il est dans l'hôtel, sans doute, car il est sorti sans son chapeau.

— C'est bizarre, murmura M. de Beaupréau entrant dans son bureau et s'y installant.

Puis il parut se mettre au travail et comme si Fernand, selon lui, eût dû rentrer tout de suite.

Dix minutes après, un monsieur vêtu de noir, et dont la visite avait été annoncée au chef de bureau par un billet du ministre, un monsieur vêtu de noir, cravaté de blanc, grand et maigre, portant des cheveux long et gras, et pourvu d'un nez pointu et presque diaphane, un musicien allemand, en un mot, se présenta et salua jusqu'à terre.

Le musicien présenta à M. de Beaupréau un bon à payer de quinze cents francs.

A quel titre et pourquoi ce musicien touchait-il l'argent du ministère des affaires étrangères ? c'était ce que nul n'aurait pu dire, pas même M. de Beaupréau.

— Diable ! murmura M. de Beaupréau, votre visite est inopportune, monsieur ; je n'ai pas les clefs de ma caisse...

Une vive déception se peignit sur le visage maigre et bleuâtre du compositeur.

— Mais, reprit M. de Beaupréau, je n'ai les avoirs dans un instant, j'imagine ; veuillez vous asseoir.

Le musicien s'assit sur le bord d'une chaise avec la timidité d'un solliciteur et les yeux tournés vers cette bienheureuse caisse dont on attendait les clefs.

M. de Beaupréau se remit à la besogne.

Une heure s'écoula. Fernand ne reparaisait point.

Le chef de bureau laissa échapper une exclamation d'impatience et sonna violemment :

— Comment ! dit-il à l'huissier, M. Rocher n'est pas encore rentré ?

— Non, monsieur.

— Cherchez-le, montez à l'étage supérieur... Il doit être dans l'hôtel... puisque son chapeau est là.

Et M. de Beaupréau indiqua du doigt le chapeau que Fernand avait laissé sur une chaise.

L'huissier sortit. M. de Beaupréau se remit au travail.

Le musicien ne bougea point.

Dix minutes après, l'huissier revint :

— M. Rocher est sorti du ministère, dit-il.

— Sorti sans chapeau ?

— Oui, monsieur.

— C'est impossible ! exclama le chef de bureau qui jouait admirablement bien la surprise.

Le concierge et les deux plantons en sentinelle l'eurent vu passer et sortir de l'hôtel, répliqua l'huissier.

M. de Beaupréau se leva vivement :

— Mais où est-il donc allé ? s'écria-t-il.

— Le concierge, ajouta l'huissier, a remarqué chez lui une certaine agitation... Il s'est mis à courir, et l'un des plantons l'a vu prendre le boulevard dans la direction de la Bastille.

Cette fois, M. de Beaupréau eut le talent de pâlir et donner à son visage toutes les apparences d'une violente émotion.

— Non, non, murmura-t-il comme se parlant à lui-même... c'est impossible... c'est étrange... Fernand est un honnête homme...

— Monsieur, dit l'huissier stupéfait de ce monologue à haute voix, j'oubliais de dire qu'un commissionnaire était venu et avait remis une lettre à M. Rocher, et que c'était avec cette lettre à la main que M. Rocher était sorti.

— Oh ! alors, il aura reçu quelques mauvaises nouvelles... il aura été forcé de sortir... Oui, j'aime mieux croire cela, murmura tout haut le chef de bureau avec un soupir de soulagement.

Puis il regarda le musicien.

— Cependant, dit-il, je ne puis faire attendre éternellement monsieur...

Et s'adressant à l'huissier :

— Descendez à la caisse, et priez M. le caissier général de se donner la peine de monter chez moi tout de suite.

L'huissier obéit. M. de Beaupréau se mit à arpenter son cabinet de long en large, d'un pas inégal et brusque, laissant échapper des mots inarticulés et manifestant une extrême agitation.

Peu après, le caissier arriva.

— Monsieur, dit le chef de bureau, qui parut dominer son émotion, j'ai oublié les clefs de ma caisse; pourriez-vous me prêter les vôtres?

— J'ai pensé que c'était pour cela que vous me faisiez appeler, et je vous les apporte.

Et il tendit les clefs à M. de Beaupréau, qui courut au coffre-fort et l'ouvrit. Mais soudain le chef de bureau poussa un cri et recula, pâle, défait, chancelant, et comme si, au fond de cette caisse, il eût vu surgir quelque sinistre apparition.

— Mon Dieu! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

— Qu'avez-vous, monsieur? exclama le caissier, qui, le voyant chanceler, courut à lui et le soutint.

Pendant quelques secondes, M. de Beaupréau parut être en proie à une sorte de vertige; puis il se remit peu à peu et dit au caissier:

— Monsieur, nous avons fait ma caisse ensemble, hier soir, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le caissier. Elle contenait trente-deux mille cinq cent trente-trois francs soixante-dix centimes, dont trente mille francs en billets de banque, contenus dans un portefeuille de maroquin vert.

— Eh bien! dit le chef de bureau d'une voix éteinte, le portefeuille a disparu.

— Vous êtes volé! s'écria le caissier d'une voix retentissante qui fit accourir les huissiers et alla se répercuter jusque dans les bureaux des commis.

M. de Beaupréau se laissa tomber sur un siège comme un homme anéanti.

— J'ai confié les clefs de ma caisse, dit-il, il y a une heure... à M. Rocher.

Et M. de Beaupréau cacha son front dans ses mains, comme si la honte d'avoir accordé sa clé à un voleur y eût apposé déjà un stigmate indélébile.

Cependant, les exclamations du caissier général, les cris du chef de bureau, les chuchotements des huissiers avaient amené en un clin d'œil tout le personnel du ministère. Fernand Rocher était aimé et jouissait de l'estime universelle.

Il y eut un cri d'incrédulité unanime en sa faveur; puis les charges s'élevèrent contre lui avec une logique désespérante.

Il avait eu les clefs de la caisse en sa possession pendant dix minutes.

On l'avait vu sortir pâle et troublé. Il avait laissé son chapeau pour faire croire à une absence momentanée, et n'eyeiller aucun soupçon sur sa fuite.

Fernand, on le savait, n'était pas riche; il avait pu être tenté par une somme aussi ronde que celle de trente mille francs.

Enfin les heures s'écoulaient, et, il ne revenait pas.

Fernand Rocher était perdu!

XVII

LE COMMISSAIRE

Tandis que ces événements se déroulaient au ministère, le malheureux Fernand courait comme un fou le long des boulevards, et arrivait rue Saint-Louis à la porte de M. de Beaupréau.

Il gravit les deux étages du vieil escalier avec la rapidité de l'éclair, et sonna précipitamment.

L'unique servante du chef de bureau vint lui ouvrir.

Fernand voulut passer et entrer dans l'appartement.

Mais la servante demeura sur le seuil de façon à lui barrer le passage, et lui dit:

— Monsieur est sorti.

— Je veux voir ces dames.

— Ces dames sont sorties.

— Je les attendrai, dit Fernand, qui voulut écarter la servante.

Mais la robuste Canchoise le repoussa et lui dit:

— Monsieur prendrait une peine inutile, ces dames ne rentreront pas.

— Elles... ne... rentreront pas? articula Fernand d'une voix hébété.

Elles sont parties pour trois jours.

— Parties! exclama-t-il hors de lui.

— Oui, monsieur.

— Mais c'est impossible!

— C'est vrai. Elles vont en province chez la tante de madame.

Fernand pirouetta deux fois sur lui-même comme un homme ivre; puis il s'enfuit, descendit l'escalier quatre à quatre, prononçant des mots inarticulés, et s'élança au dehors de cette maison où Hermine n'était plus.

Pendant dix minutes, en proie à une fièvre violente qui le surexcitait et lui donnait des forces, Fernand courut dans la direction du boulevard sans trop savoir où il allait, obéissant à une habitude machinale, et n'ayant plus la conscience de ses actions ni de son existence.

Puis la fièvre qui le soutenait devint du délire, ses forces l'abandonnèrent; il s'arrêta tout à coup comme un homme dominé par l'ivresse, chancela et finit par s'affaisser lourdement sur lui-même.

Il était évanoui!

Au moment où Fernand tombait, un coupé s'arrêtait à peu de distance.

Les rares passants qui sillonnaient la rue Saint-Louis en divers sens, les marchands debout sur le pas de leur porte, un vieil invalide qui passait alors sur le trottoir, tout le monde accourut pour relever le malheureux jeune homme et lui porter des soins.

Mais en même temps la portière du coupé s'ouvrit; une femme merveilleusement belle et vêtue avec cette opulente simplicité des femmes riches s'élança sur le pavé et courut à Fernand.

Elle était pâle, agitée. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes; elle fendit la foule avec la vivacité et l'autorité impérieuse de ceux à qui, d'ordinaire, rien ne résiste, et elle arriva jusqu'au jeune homme évanoui, autour duquel on s'attroupa.

Elle pencha sur lui comme aurait pu le faire une mère pour son enfant, mit la main sur son cœur, s'assura qu'il battait encore, et poussa un cri de joie.

La femme s'était respectueusement écartée devant cette femme, dont la beauté semblait s'accroître encore de la douleur que manifestait son visage, et lorsqu'elle eut appelé à plusieurs reprises, par son nom, le jeune homme évanoui, disant:

— Fernand! Fernand! mon bien-aimé!

Tout le monde crut à quelque désespoir d'amour causé par elle, et qu'elle se hâtait de réparer.

Le jeune homme évanoui, sur un signe et une prière de Baccarat, fut transporté dans la voiture, puis la courtisane y monta à son tour, prit dans ses belles mains la tête pâle et décolorée de Fernand, salua la foule d'un regard et d'un sourire, et cria au cocher:

— A l'hôtel! vite, à l'hôtel!

Tout cela s'était accompli avec la fantastique rapidité d'un rêve et les passants accourus pour relever Fernand, et qui s'étaient écartés devant Baccarat, enthousiasmés de la beauté hardie de la jeune femme, battirent des mains lorsque le coupé



Le baronnet sir Williams parut savourer un instant cette lâcheté honteuse.

partit comme une flèche dans la direction de cet hôtel mystérieux où elle emportait sa proie.

— C'est pour le moins une comtesse, murmura une voix dans la foule.

— Bah ! répondit une autre, toutes les comtesses n'ont plus un hôte aujourd'hui ; c'est la femme d'un pair de France ou une dansense de l'Opéra.

Lorsque Fernand Rocher rouvrit les yeux, il crut faire un étrange rêve, et promena autour de lui un regard stupéfait.

Il était au lit, déshabillé, couché, dans cette chambre à tentures gris-perle lamées de bandes de velours violet, où nous avons vu Baccarat recevoir le baronnet sir Williams.

Le soir venait ; ce n'était plus le jour, ce n'était pas la nuit encore. Le peu de lumière qui venait du dehors à travers les croisées donnant sur le jardin luttait avec les clartés du foyer

éparses sur le somptueux ameublement de la chambre à coucher, et envoyant un reflet rougeâtre aux dorures des candélabres, du lustre et des bras de cheminée, qui tempérait par leurs tons fauves la sévérité de couleur des sièges et des tentures.

Ni le modeste logement de l'employé au ministère, ni le salon bourgeois de son chef de bureau, ni même les salles de réception du ministre, où Fernand allait quelquefois, ne pouvaient être comparés, comme luxe délicat et comme parfum de bon goût, à la chambre à coucher dans laquelle il se trouvait en reprenant enfin l'usage de ses sens.

Pendant un moment, il fut comme ébloui, reforma les yeux et crut rêver de plus belle.

Mais, en les rouvrant, il aperçut à deux pas de son lit, penché sur lui dans l'attitude inquiète d'une mère inclinée sur un berceau, une forme humaine, une femme, dont il ne put d'abord saisir les traits, car elle tournait le dos à la lumière.

Au mouvement qu'il fit, cette femme s'approcha et prit sa main, qu'elle pressa doucement.

— Vous avez la fièvre, dit-elle d'une voix douce et caar-
mante qui romua toutes les fibres du cœur de Fernand.

— Où suis-je? murmura-t-il, au comble de l'étonnement,
sans deviner ce qui s'était passé, et ne se souvenant point en-
core du malheur qui l'avait frappé; quelques heures auparavant.

— Vous êtes chez une amie, répondit Baccarat avec émo-
tion.

Et elle s'approcha de la cheminée et alluma deux bougies,
dont les clartés l'enveloppèrent tout à coup et arrachèrent un
cri de surprise et presque d'admiration à Fernand.

Fernand avait aperçu Baccarat une seule fois en sa vie,
quelques jours auparavant, à la fenêtre de Cerise, mais il l'a-
vait regardée si peu attentivement, qu'il ne la reconnut pas, et
ne vit en elle qu'une femme dont la beauté merveilleuse sem-
blait réaliser les plus idéales créations des sculpteurs et des
peintres.

Tandis que par ordre d'un médecin appelé pour lui prodiguer
ses soins, on avait laissé Fernand dormir et revenir à peu
et naturellement à lui-même, semblable au général qui ares-
se en quelques minutes un plan de bataille, Baccarat s'était, en
un tour de main et en un clin d'œil, rendue plus séduisante et
plus belle que jamais.

Un peignoir de velours bleu foncé dessinait à demi sa taille
de couleur et ses formes voluptueuses, ses cheveux roules en
torsades éparpillaient leurs boucles dorées sur ses épaules demi-
nuées; la douleur et la joie réunies avaient imprimé à tout son
visage une animation enchanteresse, et l'amour la rendait si
belle, à cette heure, que la beauté d'Hermine et celle de Cerise,
celle de Jeanne elle-même, la pâle jeune fille à l'aristocratique
profil, eussent pâli auprès d'elle.

Fernand se demanda s'il n'avait pas un ange devant lui, et
s'il ne s'éveillait pas dans un monde meilleur Baccarat revint
vers lui, se plongea, avec cette nonchalance pleine de volupté
qui est le grand art des vierges folles, dans une vaste ganache
roulée au chevet du lit, et reprit dans ses belles mains blanches
veinées de bleu la main de Fernand, sur qui elle attacha un re-
gard fiévreux et rempli de magnétiques effluves.

— Le médecin vous ordonne du repos, dit-elle, un repos ab-
solu... Il ne faut pas parler, il ne faut pas vous lever, il faut
être raisonnable et bien sage...

Et la voix de Baccarat était caressante et si douce, que
Fernand tressaillait presque au fond de l'âme.

— Car enfin, continua-t-elle, vous avez été bien malade,
monsieur; vous êtes tombé évanoui dans la rue, et si je n'avais
été là...

— Vous étiez là? murmura le jeune homme avec un éton-
nement croissant.

— Mon Dieu! répondit Baccarat rougissant un peu, je pas-
sais... par hasard... j'ai fait arrêter ma voiture... et comme je
vous ai reconnu...

— Vous m'avez reconnu? fit-il en la regardant attentive-
ment et semblait se demander où déjà il l'avait vue.

— Oui répondit Baccarat. Vous ne me reconnaissez donc
pas, vous?

— Il me semble... je crois... murmura Fernand, vivement
impressionné par la beauté merveilleuse de la courtisane.

— Je suis la sœur de Cerise, dit-elle tout bas en baissant les
yeux.

Le nom de Cerise fut un trait de lumière pour Fernand.

— Ah! oui, dit-il, je me souviens... Je vous ai vue à la fen-
être de Cerise.

— C'est cela... Mais, continua-t-elle avec une douce insis-
tance et lui prenant les mains, nous causerons de tout cela plus
tard... demain... quand vous serez mieux... Pour le moment, il
ne faut pas parler... il faut être bien obéissant...

Et comme elle avait pris, en parlant ainsi, le ton d'une sœur

aimée qui prêche une petite morale bien affectueuse, elle se
pencha à demi et lui mit un baiser sur le front.

Ce baiser fit tressaillir Fernand et le brûla. Il lui sembla
même qu'avec ce baiser une sorte de fièvre se communiquait à
ses veines, et, dans la demi-obscurité où il se trouvait, il crut
qu'il continuait un étrange rêve.

Baccarat était belle à damner un sage. La nuit cependant
arrivait à grands pas. Les clartés mourantes du crépuscule
avaient cessé de pénétrer à travers les rideaux de soie des croi-
sées; le feu, qui commençait à s'éteindre, ne jetait plus que de
bizarres et de rapides lueurs sur les objets que Fernand avait
sous les yeux, et Baccarat était là toujours, le jeune homme
crut entendre le cœur de la jeune femme battre précipitamment
dans sa poitrine; puis encore, était-ce la suite de son hallucina-
tion? était-ce la réalité? il lui sembla qu'un mot avait glissé
sur ses lèvres rouges, un mot mélodieux et doux comme le
sourir des vents du soir, un mot qui remuera toujours profon-
dément toutes les fibres du cœur de l'homme; un mot, hymne
ou chanson, que les femmes seules savent dire avec de mysté-
rieuses et d'ineffables harmonies :

— Je t'aime!

Puis Baccarat sortit laissant Fernand, reposer dans le lit
molleux et croyant rêver encore.

Le lendemain au point du jour elle vint frapper à sa porte,
prendre des nouvelles de son cher malade.....

Un rayon de soleil glissant à travers les arbres dépouillés
du jardin, pénétra à travers les molleux rideaux de la chambre
de Baccarat, et se joua dans la blonde chevelure de la péche-
resse et sur le front de Fernand.

Baccarat tenait sa tête dans ses deux mains, le contemplait
avec amour et lui répétait avec enthousiasme :

— Je t'aime! oh! je t'aime!..

Mais tout à coup, au dehors, et comme la pendule de la
cheminée marquait à peine neuf heures, il se fit un grand
bruit de voix et de pas, et Baccarat tressaillit violemment,
effrayée de ce tumulte dont elle ignorait la cause. Elle avait
à peine ajusté une robe de chambre et chaussé ses pieds nus
de petites pantoufles rouges, qu'on heurta violemment à la
porte.

— Au nom de la loi, ouvrez! disait-on du dehors.

Baccarat était une honnête femme, dans la banale acception
du mot; elle n'avait jamais volé, elle ne se mêlait point de la
politique; elle n'avait donc rien à craindre. Et cependant elle
frissonna à cet ordre impérieux, tant est puissante la terreur
qu'inspire en France ce qu'on appelle la police.

La pauvre femme se prit à trembler, jeta un regard stupé-
fait à Fernand, non moins surpris qu'elle, et elle ouvrit, aussi
pâle qu'une de ces blanches statues qu'on apercevait dissémi-
nées dans le jardin.

Un commissaire de police, coiffé de son écharpe et suivi de
deux agents, était sur le seuil et saluait Baccarat.

Le magistrat, qui était un homme bien élevé, se découvrit
devant la jeune femme, et lui dit avec une courtoisie parfaite :

— Pardonnez-moi, madame, de pénétrer chez vous à pareil-
le heure et d'y venir remplir une pénible mission...

— Monsieur... murmura Baccarat défaillante, de quoi m'ac-
cuse-t-on?

— De rien, madame, répondit le magistrat, qui aperçut le
jeune homme... M. Fernand Rocher? demanda-t-on?

— C'est moi, dit Fernand ému: que me voulez-vous?

— Vous êtes bien Fernand Rocher, employé au ministère
des affaires étrangères?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, dit le commissaire, veuillez vous habiller et
me suivre.

— Mais... monsieur...

— Monsieur, dit gravement le magistrat, j'exécute un mandat décerné ce matin contre vous par le procureur du roi.

Fernand poussa un cri et devint d'une pâleur extrême.

— Mon Dieu ! dit-il ; qu'ai-je donc fait ?

— Habillez-vous ! dit sévèrement le commissaire.

Fernand sauta hors du lit et s'habilla et frissonnant comme frissonnent les innocents, qui redoutent le soupçon plus que le criminel ne redoute le châtement.

Baccarat, frappée de stupeur, s'était laissée tomber sur un siège et jetait autour d'elle un regard égaré.

Le commissaire fit un signe à ses hommes.

— Emmenez monsieur, dit-il.

— Mais enfin, s'écria Fernand qui commençait à reconquérir son sang-froid et sa présence d'esprit, pour quoi m'arrêtez-vous, monsieur ? Quel crime ai-je donc commis ?

— Monsieur, répondit le commissaire, votre chef de bureau vous a confié hier les clefs de sa caisse, et vous avez soustrait dans cette caisse un portefeuille contenant trente mille francs.

— Ah ! exclama Fernand, un vol ? Moi, commettre un vol ? C'est faux ! c'est faux !

Et il tourna sur lui-même, anéanti, foudroyé, et il se laissa tomber dans les bras de deux agents de police, qui l'emportèrent à demi mort.

Quant à Baccarat, atterrée d'une pareille révélation, elle était accroupie immobile sur le sofa, les yeux fixes, les dents serrées, moulant pour ainsi dire la statue de la Terreur.

Puis, au moment où le commissaire se retirait, au moment où Fernand était emmené de force, elle bondit comme une tigresse à qui l'on enlèverait ses petits ; une lueur se fit dans son cerveau, leur étrange et soudaine qui lui laissa entrevoir la vérité, et elle voulut s'élançer et arracher son amant des mains des agents en leur criant :

— Arrêtez !... arrêtez !... C'est Williams... c'est lui...

Mais la voix expira dans sa gorge, ses forces la trahirent et elle tomba inanimée sur le parquet.

Le commissaire et Fernand étaient déjà loin.

Or, à peine Baccarat venait-elle de s'évanouir que la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et livra passage au baronnet sir Williams.

Il était fort calme, et attacha sur la courtisane immobile et couchée sur le sol un tranquille regard.

— Oh ! oh ! dit-il, ma petite, j'avais prévu que tu devinerais, et j'ai bien fait de prendre mes précautions. Mais, sois tranquille, si Fernand ne sort de prison que grâce à toi, il y pourrira !

Et le baronnet sonna.

Trois secondes après, Fanny et un petit homme un peu obèse, vêtu de noir, cravaté de blanc et en qui on eût reconnu aisément ce clerc de notaire malheureux embauché par Colar pour le service du capitaine, accoururent.

— Petite, dit Williams en montrant Baccarat à la soubrette, tu vas mettre ta maîtresse au lit et lui faire respirer des sels. Tu sais ton rôle ?

— Oui, milord, répondit Fanny, qui appartenait déjà corps et âme à sir Williams.

— Quant à vous, poursuivit le capitaine s'adressant au bonhomme obèse, vous êtes médecin.

Le faux médecin s'inclina. Williams disparut.

Les deux complices du baronnet couchèrent alo Baccarat dans son lit, et le faux médecin s'assit dans un fauteuil au chevet.

En même temps, Fanny lui faisait respirer un flacon de sels.

— Fernand ! Fernand ! murmura la jeune femme en roulant les yeux

Elle regarda autour d'elle, s'aperçut qu'elle était au lit, et ne vit d'abord que Fanny, paraissant occupée à lui prodiguer les soins les plus empressés.

— Fanny... Fanny... murmura-t-elle, où suis-je ? que s'est-il passé ?...

— Ah ! enfin ! s'écria la femme de chambre d'un ton joyeux qui surprit fort Baccarat. Enfin ! ma bonne maîtresse a donc recouvré la parole !

— La parole, dis-tu ? fit Baccarat étonnée.

Elle aperçut alors, assis à son chevet, le faux médecin placé là par sir Williams, et ne put réprimer un mouvement d'effroi.

— Quel est cet homme, Fanny ? dit-elle.

— C'est le médecin, répondit Fanny.

— Le médecin ! je suis donc, malade ?

— Oh ! oui, madame... bien malade... vous l'avez été, du moins.

Le prétendu médecin s'était levé d'un air grave, et prenant dans sa main le poignet de Baccarat :

— Voyons votre pouls, madame, avait-il dit.

Puis regardant Fanny d'un air mystérieux :

— C'est aujourd'hui le huitième jour de la fièvre, dit-il.

— Le huitième jour ! s'écria Baccarat.

— La fièvre a diminué, continua le médecin d'un ton solennel, et s'adressant toujours à Fanny ; mais je crains qu'il n'y ait encore quelques traces de délire,

— Le délire, j'ai eu le délire ? murmura Baccarat éperdue

Fanny soupira profondément :

— Pauvre chère maîtresse ! dit-elle.

— Ce délire, reprit le docteur tout bas, et comme s'adressant à Fanny, mais en réalité de façon à être entendu de Baccarat, ce délire, je le crains, pourrait bien dégénérer en folie.

— En folie ! mais je suis donc folle ? s'écria Baccarat, qui se dressa sur son séant avec vivacité ; que s'est-il donc passé, mon Dieu ?

Et elle prit son front à deux mains, cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Fernand... Fernand... Où est Fernand ? demanda-t-elle.

Fanny soupira et se tut,

Le médecin se tourna vers elle, et dit tout bas :

— Vous voyez, sa folie revient.

— Mais je ne suis pas folle ! exclama Baccarat.

— Ma pauvre maîtresse ! ma pauvre maîtresse ! dit Fanny, qui feignit d'essuyer une larme.

Fanny était depuis longtemps au service de Baccarat, et celle-ci avait fini par croire à son dévouement absolu ; aussi la feinte douleur de sa femme de chambre jeta-t-elle la courtisane en une horrible perplexité.

— Fanny ! dit-elle impérieusement et repoussant le faux médecin.

Fanny s'approcha.

— Regarde-moi bien, dit Baccarat, et dis-moi la vérité.

— Ma bonne madame ! murmura Fanny en étouffant un sanglot, que voulez-vous que je vous dise ?...

— La vérité !

— Ah ! madame... ai-je jamais menti ?

— Je suis donc malade ?

— Oui, madame.

— Depuis longtemps ?

— Depuis huit jours.

— C'est impossible !

Fanny leva les yeux au ciel.

— Comment ! s'écria Baccarat, je suis au lit depuis huit jours !... Mais là... tout à l'heure... ce commissaire...

— Quel commissaire ? demanda naïvement la soubrette.

— Le commissaire de police.

— Je n'ai pas vu de commissaire, madame.

— Mais Fernand... Fernand, qu'il venait arrêter... où est-il ?

— M. Fernand n'est jamais venu ici, répondit Fanny avec aplomb. Je ne connais pas M. Fernand autrement que pour en avoir entendu souvent parler à madame... surtout durant sa maladie.

Baccarat jeta un cri.

— Mais, fit-elle avec un indicible accent de terreur, je suis donc folle ? j'ai donc rêvé ?

— Madame a eu le délire huit jours.

— C'est impossible ! mille fois impossible ! s'écria la jeune femme hors d'elle-même, et se cramponnant à ses souvenirs comme la créature qui se noie se cramponne à la corde de sauvetage.

Et, comme se parlant à elle-même, Baccarat continua :

— Je ne suis pas folle... je n'ai pas rêvé... on me trompe... J'ai bien recueilli Fernand, hier, évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis-au-Marais... Je l'ai fait mettre dans ma voiture, et je l'ai transporté ici... Là, j'ai fait appeler un médecin... Ce n'était pas celui-là... non... Et puis... ce matin... un commis-saire...

Le faux docteur interrompit brusquement Baccarat en disant à mi-voix à Fanny :

— Ce genre de folie, qu'on nomme la *monomanie sentimentale*, ne peut se combattre avec succès qu'en employant des douches d'eau glacée, en les répétant de deux heures en deux heures.

Ces paroles furent le dernier coup porté à la raison chancelante de Baccarat.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, cachant sa tête dans ses mains et se prenant à fondre en larmes.

Un moment chancelante et brisée, la jeune femme retrouva bientôt cette sauvage énergie qui était au fond de son caractère ; et tout à coup, un nom lui vint aux lèvres, une lueur se fit dans son cerveau troublé :

— Williams ! dit-elle, c'est Williams !

Et comme à de certaines heures l'esprit surexcité acquiert parfois une lucidité étonnante, Baccarat se prit tout à coup à songer que l'Anglais était peut-être l'auteur de la terrible mystification dont elle était victime, et qu'elle lui avait servi de dupe et de jouet contre Fernand.

Et alors elle attachait un regard calme, investigateur, sur le visage impossible de Fanny et sur la face jaunâtre et grasse du faux docteur, essayant d'y lire la vérité.

Mais Fanny et le docteur demeurèrent impénétrable.

Baccarat n'avait accompagné cet examen d'aucun mot, d'aucune réflexion. Avant que Fanny eût pu songer à la retenir, elle sauta hors du lit, et courut se placer, demi-nue, devant la glace de la psyché ; puis elle y jeta un coup d'œil à son visage.

— C'est singulier ! dit-elle, pour une femme qui a passé huit jours au lit, je n'ai pas la figure trop tirée ; en second lieu, je me sens forte, et pourtant j'imagine qu'on m'a tenue à la diète.

Et Baccarat fit jouer successivement ses bras et ses jambes, pour s'assurer de leur élasticité, et elle cambra sa taille de cou-louvre, qui n'avait rien perdu de sa merveilleuse souplesse ; cela fait, elle regarda une seconde fois Fanny, qui courait à elle en disant :

— Madame, madame, recouchez-vous...

— Ma petite, dit-elle, tu joues gros avec moi, et il faut que l'Anglais t'ait payée bien cher. Cependant tu as tort, car on ne roule pas une fille comme moi comme on roulerait une duchesse, et tu te repentiras d'avoir cru l'Anglais plus riche que moi.

En parlant ainsi, la courtisane s'empara de ce charmant petit poignard placé sur la cheminée, et dont nous avons raconté l'histoire ; puis, mesurant du regard le faux docteur elle lui dit :

— Mon cher médecin, si vous m'approchez de trop près, je vous plante en pleine poitrine ce petit jouet qui voilà.

Puis elle ajouta, se tournant vers Fanny :

— Et toi, ma petite, viens m'habiller, et lestement, car je veux sortir.

Fanny essaya bien encore de jouer son rôle avec audace, et elle jeta un regard désespéré au docteur ; mais celui-ci prit l'attitude froide, digne, majestueuse d'un prince de la science, et dit à la soubrette d'un ton impérieux :

— Obéissez à madame... Madame va mieux, le délire a disparu... cela se voit... Madame n'est plus folle et elle a raison

de vouloir sortir, le grand air lui fera du bien. Quant à moi, je me retire et reviendrai ce soir.

Et le faux docteur sortit en saluant Baccarat, stupéfait et plus épouvanté de ce calme subit de l'homme qu'elle prenait pour un médecin que de tout ce qu'on lui avait dit jusque-là.

— Serais-je donc réellement folle ? murmura-t-elle, frissonnant jusqu'à la moelle des os.

XVIII

LA FOLLE

Le faux docteur de Fanny avait échangé un rapide coup d'œil qui échappa à Baccarat, au moment où le premier quittait la chambre à coucher. Ce coup d'œil rendit à Fanny toute son audace.

— Madame veut que je l'habille ? dit-elle.

— Oui, et sur-le-champ, ordonna Baccarat.

Fanny courba le front, en servante docile qu'elle était, feignit d'essuyer une larme, et entra dans le cabinet de toilette, tandis que Baccarat jetait un peignoir sur ses épaules nues, et tordait derrière sa tête les longues et épaisses boucles de sa chevelure, en faisant les réflexions suivantes :

— Il est impossible, pourtant, que je sois folle... tout à fait impossible ! et il me semble que je jouis de toute ma raison. Cette impudente drôlesse a beau me dire que j'ai rêvé... cela n'est pas, cela ne peut être... et il est hors de doute, pour moi, que Fernand était bien ici ce matin, là dans ce lit... que je le contemplais durant son sommeil... et que...

Baccarat s'arrêta brusquement dans ses réflexions mentales, et se frappa le front :

— Je vais bien savoir, dit-elle, si je suis folle et si j'ai rêvé...

Et elle courut au lit, que Fanny n'avait point pris la peine de refaire pour y coucher sa maîtresse.

— Fernand, dit-elle, réalité ou rêve, avait un médaillon suspendu au cou, et je lui ai ôté ce médaillon durant son sommeil. Je l'ai ouvert ; il contenait des cheveux... des cheveux de femme... J'ai eu un moment de colère et de jalousie, en pensant que c'étaient là ses cheveux, à elle, et j'ai coupé avec mes dents le cordon de soie qu'il avait au cou... puis j'ai glissé le médaillon sous le traversin du lit.

En parlant ainsi, Baccarat hésita et se prit à trembler.

— Si le médaillon n'y est pas, dit-elle d'une voix où perçait une affreuse anxiété, c'est que tout cela n'aura été qu'un rêve et que je serai folle !

Elle plongea sa main sous le traversin, chercha, et jeta un cri étouffé et si faible, que Fanny, toujours occupée dans le cabinet de toilette, ne l'entendit pas.

— Je le tiens ! murmura-t-elle.

En effet, le bras et la main de la jeune femme, un moment ensevelis sous le traversin, reparurent tenant le médaillon. Ce médaillon renfermait bien des cheveux, des cheveux châtain-clair, et le cordon auquel il adhérait était coupé et semblait porter encore la trace des dents de Baccarat.

Pendant un moment, la courtisane, tremblante et pâle d'émotion, s'appuya au lit pour ne point tomber, tant la joie qu'elle éprouva fut immense.

Elle n'était donc pas folle !

Et puis, de cette joie, succéda un mouvement de fureur subite :

— J'ai été roulée, pensa-t-elle ; je me vengerai !

— Puis elle songea à Fernand, à Fernand accusé de vol, arrêté et jeté en prison, sans doute, tandis qu'elle se lamentait et s'évanouissait, et alors sa fureur tomba comme sa joie s'était envolée :

— Ah ! pensa-t-elle, tout cela est bien l'œuvre de Williams... Cet homme a quelque but ténébreux que j'ignore ; il s'est servi de moi comme d'un instrument ; mais je serai forte, je le déjouerai, et je sauverai mon Fernand.

Et Baccarat, subissait alors cette magique et mystérieuse influence du dévouement qui rend les femmes si fortes à de certaines heures, Baccarat se domina complètement tout à coup, dissimula son trouble et sa pâleur, dompta son émotion et cacha soigneusement le médaillon dans la poche de son peignoir, où elle fit disparaître en même temps, et comme si elle eût obéi à un pressentiment, le joli poignard à manche ciselé qui avait mis en fuite le prétendu médecin.

— A nous deux, sir Williams ! se dit-elle, devenant tout à coup souple, docile et prudente comme un serpent. On me nomme la Baccarat !

Fanny sortit du cabinet de toilette.

— Si madame veut venir... dit-elle.

— Oui, ma petite, répondit Baccarat d'un ton caressant, et je vois bien maintenant que tu ne me trompais pas... quo j'ai bien réellement rêvé.

— Ah ! dit Fanny, madame pouvait-elle croire...

Et la soubrette pensait tout bas :

— Tiens, mais voilà qu'elle devient véritablement folle.

— Ainsi, tu es bien sûre, continua Baccarat, que j'ai eu le délire.

— Oh ! très sûre.

— Je le crois volontiers, murmura la courtisane en soupirant ; c'est cet amour que j'ai au cœur qui m'aura tourné la tête et mis en cet état. L'extrême désir de voir, de posséder Fernand, m'aura fait croire qu'il était ici.

— Madame dit vrai, hasarda Fanny.

Baccarat soupira avec tristesse et songea à celui qu'elle aimait si ardemment et qu'on accusait d'un crime monstrueux comme si, à ses yeux, l'homme qu'elle avait aimé sans le connaître pouvait être coupable.

La courtisane eût peut-être manqué de présence d'esprit et de courage s'il se fût agi d'elle seule ; mais Fernand, son Fernand bien-aimé, était persécuté, emprisonné, frappé dans l'ombre par un ennemi implacable ; c'en était assez pour faire tomber la colère superbe d'une femme habituée à dominer et à être reine par la beauté et pour la rendre prudente et cauteleuse.

— Allons ! dit-elle à Fanny, dépêche-toi, ma fille, il fait un temps magnifique, un vrai soleil de printemps.

— Où va madame ?

— Puisque je suis malade, je vais chez mon médecin.

— Mais... il sort d'ici !

— Ah ! fit Baccarat en riant, merci de celui-là... il me déplaît ! D'abord il est jaune comme un coing : j'ai horreur du jaune. Et puis, à propos, pourquoi n'as-tu point envoyé chercher le docteur Bertrand, mon ami, celui-là... et un vrai savant ?

— Il était absent quand madame s'est trouvée, mal, et comme il y avait précisément dans la même maison un autre médecin...

— Comment ! s'écria Baccarat en riant, deux médecins dans la même maison ! Mais on doit y mourir comme des mouches alors ; ce doit être une nécropole, cette maison-là !

Et elle jeta sur ses épaules un grand châle anglais rayé comme les plaids des montagnards chantés par Walter Scott.

— Viens, dit-elle à Fanny, puisque je suis souffrante, il est fort naturel que j'emmené avec moi ma femme de chambre.

Et Baccarat se disait à part elle :

— Tu feras bien, ma petite, de jaser un peu en route et de me dire la vérité, car je vais te conduire chez le préfet de police à qui tu pourras donner des renseignements exacts sur ma folie.

Baccarat aurait pu être prétentieuse en parlant aussi aisément du préfet de police ; mais la vérité était qu'elle le connaissait assez intimement pour compter sur son intervention et sa bienveillance dans un cas urgent.

M. d'O..., l'aîné de Baccarat, avait, dans les premiers temps de sa liaison avec elle, donné des fêtes chez elle, fêtes auxquelles il avait invité le monde masculin le plus élégant, et

Baccarat en avait profité pour se créer de sérieuses et utiles relations.

Avec sa promptitude d'intelligence et sa sagacité ordinaire la pécheresse avait vaguement entrevu et deviné tout un vaste plan ténébreux ourdi par Williams contre Fernand Rocher et contre elle.

Dans quel intérêt, dans quel but, elle l'ignorait encore ; mais comme l'imagination, dans ses écarts ordinaires, atteint toujours, quand elle ne les dépasse pas, les limites du possible, Baccarat soupçonnait le baronnet capable de tous les crimes, et elle prit la résolution de s'en ouvrir au préfet de police, dût-elle avouer son fol amour et sa coupable action.

— Fanny avait pris l'attitude indifférente des gens sans défiance.

Baccarat sortit la première, traversa la salle et le vestibule qui précédaient sa chambre à coucher, puis le jardin, à la grille duquel son coupé attendait.

Fanny la suivait.

Baccarat ouvrit la portière ; puis, au moment de monter en voiture, elle parut s'apercevoir qu'elle avait oublié son manchon, et elle envoya Fanny le chercher.

Tandis que celle-ci obéissait, après avoir échangé un regard rapide avec le cocher, Baccarat dit à ce dernier :

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui, Jean ?

— C'est jeudi, madame.

— C'est bien hier, n'est-ce pas, que nous sommes allés rue Saint-Louis ?

— Oui, madame.

— Très bien, fit Baccarat montant dans le coupé.

Fanny revint et s'installa auprès d'elle.

— Au pont neuf, ordonna la pécheresse, se réservant d'indiquer ultérieurement au cocher la préfecture de police.

Le coupé s'ébranla et gagna la rue Blanche ; mais là un égout en réparation obstruait la rue Boursault, et le cocher, tournant à gauche comme s'il eût dû prendre la cité Gaillard pour éviter l'obstacle, gagna rapidement la barrière Blanche.

— Que fais-tu donc, imbécile ? lui cria Baccarat en baissant vivement une des glaces du coupé ; est-ce donc là le chemin du pont Neuf ?

Mais, au même instant, une des portières s'ouvrit, et le petit homme jaune et chauve, qui tout à l'heure jouait le rôle de médecin, et qui, caché à deux pas de la rue Moncey, avait suivi le coupé en courant, le petit homme, disons-nous, s'élança dans la voiture avec l'agilité d'un chat, referma la portière et se trouva assis auprès de Baccarat, qui poussa un cri d'effroi.

— En vérité, madame, dit-il froidement, un médecin manquerait à tous ses devoirs s'il laissait courir son malade dans l'état où vous êtes. Vous avez un transport au cerveau et vous devenez folle incurable !

Et tandis que le docteur prononçait ces mots d'un ton moqueur, le coupé avait franchi la barrière et courait sur le boulevard extérieur.

— Où me conduisez-vous donc ? s'écria Baccarat, qui comprit que son cocher était, comme Fanny, vendu à Williams.

— A Montmartre, répondit le petit homme, qui baissa prudemment toutes les glaces du coupé, et dit à Baccarat :

— N'ouvrez rien, madame, le grand air vous est nuisible ; n'appellez pas au secours, rien n'est dangereux comme de se mettre en colère dans votre situation.

Et le faux docteur, par un geste rapide, déboutonna son habit et retira de sa poche un poignard à manche de nacre, dont il appuya tranquillement la pointe sur le sein de la jeune femme.

— Ce jouet, dit-il, est pour les fous furieux, et il a le merveilleux avantage de ne faire aucun bruit dans l'exercice de ses fonctions.

Baccarat, elle aussi, avait pris un poignard, mais elle avait manqué de présence d'esprit en n'ayant pas fait usage sur-le-champ ; elle comprit que sa résistance pourrait lui coûter la

vie, et elle eut assez de prudence et de sang-froid pour ne faire aucun mouvement qui pût trahir chez elle la possession de cette arme.

— C'est bien, docteur, dit-elle avec calme, je vois que je suis folle et je vous obéis. Où me conduisez-vous ?

— Je vous l'ai dit, madame, à Montmartre.

— Chez qui ?

— Cher le docteur Blanche, répondit froidement l'homme de sir Williams.

XIX

LE FIACRE JAUNE

Nous avons laissé Cerise emmenée par Colar hors de cette maison de la rue Serpente où l'avait attirée le génie infernal du baronnet sir Williams.

Tandis que ce dernier demeurait en présence de M. de Beaupréau, stupéfait de cette brusque apparition qui le forçait à lâcher sa proie, Colar entraînait Cerise au dehors en lui disant :

— Venez, ma petite demoiselle, avec moi vous n'avez rien à craindre, et je vous défendrai, soyez tranquille.

En variant ainsi, il avait passé le bras de la jeune fleuriste sous le sien, et Cerise, trop émue pour avoir conscience de ses actions, n'avait point retiré son bras.

Et puis, à la vue de cet homme, qui naguère lui inspirait une aversion instinctive, elle s'était souvenue que c'était le compagnon d'atelier, l'ami de son fiancé, et alors elle le l'avait plus considéré que comme un sauveur qui venait à temps l'arracher au plus terrible des dangers, à la plus affreuse des infortunes.

Colar n'était plus pour Cerise l'homme dont on se défie ; c'était l'ami auquel on se fit dans le péril, et dont la main semble aussi souple que robuste.

— Venez, venez, répondait-il d'une voix caressante et persuasive, au moment où il lui faisait franchir le seuil de la maison, et arrivait avec elle sur le trottoir.

A deux pas de la porte, une voiture stationnait.

Cette voiture, peinte en jaune, avait un aspect bizarre quand on l'examinait attentivement. Ce n'était point un coupé de maître, encore moins un cabriolet de remise ; on eût dit un de ces larges fiacres à six places destinés à toute une nombreuse famille de provinciaux accourus pour visiter la capitale ; mais l'apparence robuste des deux chevaux qui devaient le traîner détruisait sur-le-champ cette hypothèse. C'était évidemment un véhicule destiné à éveiller l'attention de personne et à accomplir quelque mission mystérieuse.

Cerise était toujours si troublée, si frissonnante, qu'elle ne remarqua ni cet assemblage étrange d'une vieille voiture et de chevaux vigoureux, ni l'attitude nonchalante du cocher, qui paraissait sommeiller sur son siège et ne tourna point la tête lorsque Colar ouvrit la portière.

Le lieutenant de sir Williams prit la jeune ouvrière dans ses bras et voulut la faire entrer dans le fiacre.

— Mais, dit-elle vivement, et comme si elle eût craint de s'exposer à un nouveau danger, pourquoi n'irions-nous point à pied jusque chez moi ?

— C'est trop loin pour vos petits pieds.

— Oh ! je marche très bien, monsieur.

— Oui, mais moi je suis las.

— Je m'en irai bien seule... hasarda-t-elle d'une voix tremblante.

Cet homme pourrait vous poursuivre.

Cet argument était le meilleur que Colar pût employer pour vaincre la résistance de la jeune fille.

Elle céda.

D'un bras vigoureux, Colar la poussa dans la voiture, y entra après elle et ferma brusquement la portière. Tout aussitôt, le prétendu fiacre partit au grand trot.

Et l'effroi de Cerise était tel encore qu'elle ne remarqua point la prodigieuse vitesse avec laquelle la voiture s'élança à travers les rues tortueuses du quartier Latin, pas plus qu'elle ne s'aperçut que Colar avait oublié de donner au cocher le numéro de sa maison et le nom de la rue qu'elle habitait.

Le cocher avait fouetté ses chevaux en homme qui, d'avance, sais où il va. Ce ne fut que sur les quais, à la hauteur du pont neuf, que Cerise commença à se remettre un peu et à respirer.

Mais elle remarqua alors que la voiture, au lieu de traverser la Seine, tournait à gauche et longeait rapidement les quais de la rive gauche, se dirigeant vers les invalides.

— Mon Dieu ! dit-elle, où allons-nous donc ? Le cocher se trompe... Je demeure au Faubourg du Temple.

— Je le sais, dit laconiquement Colar.

— Mais nous lui tournons le dos.

— C'est possible mais tout chemin mène à Rome.

Et Colar se tut, en homme qui ne veut pas donner d'explications plus amples.

— Monsieur... monsieur !... s'écria Cerise éperdue, où me conduisez-vous ? Je ne veux pas aller plus loin... je veux descendre !

Cerise voulut ouvrir la portière et s'élançer sur le pavé.

Mais ses efforts furent inutiles. La portière était solidement fermée, et, sans doute, un ressort caché empêchait de l'ouvrir.

Cerise jeta un regard épouvanté sur les quais.

Les quais étaient déserts.

Elle appela au secours d'une voix affaiblie par l'émotion.

Cette voix demeura sans écho.

Colar, lui, avait tranquillement allumé un cigare, et il se contenta de dire à la fleuriste :

— Ne vous tourmentez donc pas, ma petite ; la portière est bien fermée et vous ne pouvez pas sortir. Ensuite, il est inutile de crier et de vous désoler ainsi, on ne vous entendrait pas...

— Monsieur... monsieur !... supplia Cerise, se tordant les mains et en proie à un subit désespoir, que voulez-vous de moi ? Où me conduisez-vous ?... Que vous-ai-je donc fait ?

— Mademoiselle, répondit le ravisseur d'un ton plus respectueux et plus poli, si vous voulez m'écouter cinq minutes, vous verrez que je ne veux vous faire aucun mal.

— Vous écoutez !... Mais que me voulez-vous ?

— Je suis l'ami de Léon.

Ce nom rendit un peu de calme à Cerise, et elle osa regarder Colar en face.

— Pourquoi ne me conduisez-vous pas chez moi, alors ? demanda-t-elle.

— Parce que je ne peux pas...

— Mais, monsieur...

— Léon court un grand danger, continua Colar ; si vous tentiez de m'échapper et de retourner chez vous, vous l'exposeriez à mourir.

— Mourir ! lui, Léon ? s'écria Cerise hors d'elle-même et ne comprenant rien aux étranges paroles de son ravisseur.

— Oui, mademoiselle, dit Colar.

— Mais qu'est-ce danger, et comment peut-il se faire ?... interrogea la pauvre enfant prise de vertige.

— C'est mon secret, répondit-il ; ou plutôt, hélas ! ce n'est pas le mien... Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous ne m'obéissez pas aveuglément, vous ne reverrez jamais votre fiancé ; il sera mort avant demain !...

— Ah ! murmura Cerise, qui se prit à trembler comme une feuille des bois roulée par le vent d'automne, et dont la voix expira à demi sur ses lèvres... Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur ; mais grâce, grâce pour lui !...

— A la bonne heure ! dit Colar, voilà que vous redevenez sage et gentille. Eh bien ! il faut rester là, près de moi, ne plus vous désoler, ne plus pleurer, et surtout ne pas me faire de questions inutiles, car je ne pourrais y répondre.

— Monsieur, murmura Cerise d'un ton suppliant, un seul mot, au nom de Dieu ?

— Voyons ? fit Colar.

— J'ai reçu, il y a deux heures, un mot de ma sœur.

— Je la connais. Elle s'appelle Baccarat.

— Ma sœur me disait qu'elle courait, elle aussi, un grand danger, et que si je ne venais à son secours en me présentant rue Serpente...

— Votre sœur est une misérable femme ! s'écria Colar, qui feignit une colère subite.

— Ma sœur !... Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, articula lentement le lieutenant de sir Williams, je veux dire que votre sœur vous a tendu un piège abominable, que le danger dont elle parlait n'existait pas, et qu'elle avait médité votre perte en vous livrant à cet infâme Beaupréau.

— O mon Dieu ! exclama Cerise, qui se prit à fondre en larme, est-ce donc possible ?

— Oui, répondit Colar ; mais je ne puis rien vous dire, ma petite, absolument rien ! Il y va de ma vie, de celle de Léon, de la vôtre, peut-être.

— Oh ! tuez-moi ! s'écria la pauvre fille, tuez-moi, si vous voulez, mais ne faites pas de mal à Léon !...

Colar lui prit la main et la serra avec affection.

— Ne craignez rien, dit-il. Quand vous saurez tout, quand je pourrai parler, vous verrez que je suis votre ami.

Le fiacre jaune continuait à rouler avec une rapidité fantastique ; il avait gagné le pont de la Concorde, traversé la place de ce nom et montait au grand trot l'avenue des Champs-Élysées.

La nuit était obscure, quelques gouttes d'une pluie fine et pénétrante commençaient à tomber, et le reflet seul des deux lanternes du fiacre éclairait la route et permettait à Cerise de voir son ravisseur. Malgré son regard mobile et qui ne s'arrêtait jamais, indice d'une fausseté profonde, Colar avait conservé ce visage à expression militaire qui rassure toujours un peu sur la moralité d'un homme, et il avait pris avec Cerise un ton si respectueux et si franc que la pauvre enfant avait fini par croire à cette ardeur qu'il prétendait avoir pour Léon Rolland, son cher fiancé. Cette pensée avait fini par la rassurer un peu, et la réserve extrême de Colar, assis auprès d'elle, au milieu de la nuit, sur une route déserte, et par conséquent dans une situation qui aurait pu lui permettre d'user de violence envers elle, acheva de persuader à la jeune fille qu'il était bien réellement son protecteur et son ami au milieu de ces circonstances bizarres qu'un ténebrevx mystère enveloppait.

Cependant le fiacre avait depuis longtemps laissé derrière lui la barrière de l'Etoile et l'Arc-de-Triomphe ; il avait longé l'avenue de Neuilly, passé une seconde fois la Seine à Courbevoie et pris la route de Saint-Germain.

— Me conduisez-vous donc bien loin ? demanda Cerise.

— Non, dit Colar, dans une heure, nous serons arrivés.

— Où allons-nous ?

— Chui ! mademoiselle, je ne puis pas vous le dire. Et même, ajouta le lieutenant de sir Williams, il faut à présent que je vous bande les yeux.

— Ah ! fit Cerise avec un geste de répulsion et d'effroi.

— Vous savez que vous m'avez promis de m'obéir, dit Colar froidement en tirant un foulard de sa poche. Ainsi, soyez gentille... ou Léon... Il n'acheva pas.

— Faites tout ce que vous voudrez, murmura-t-elle avec la résignation et la douceur d'un enfant malade.

Colar lui banda les yeux et noua solidement le foulard derrière la tête, en ajoutant :

— Ne cherchez pas à voir où vous allez, surtout, ce serait vouloir y rester longtemps.

Cerise s'était repris à trembler. Tout cela lui paraissait tellement étrange que, privée de l'usage de ses yeux, elle com-

mença à croire qu'elle était en proie à quelque horrible rêve, et qu'elle allait bientôt s'éveiller dans sa petite chambrette du faubourg du Temple, sous ses rideaux de calicot blanc, à deux pas de la cage où ses oiseaux saluaient les premiers rayons du soleil de leur chant matinal.

Mais la voiture roulait toujours, et son mouvement régulier et monotone arracha bientôt Cerise à ses illusions.

Elle était bien réellement en voiture, auprès d'un homme qui lui parlait vaguement de sombres mystères, sur une route déserte, au milieu de la nuit, les yeux bandés, et allant elle ne savait où...

L'heure qui s'écoula alors fut peut-être plus terrible et plus poignante pour la jeune fille que celle qui avait précédé.

Les paroles de Colar, à propos de Baccarat, lui revenaient en mémoire, et elle essayait d'en repousser la sinistre signification ; mais elle se souvenait alors que bien souvent la pécheresse s'était efforcée de la détacher de Léon Rolland et de sa vie honnête et pauvre pour lui laisser entrevoir les splendeurs dorées du vice.

Et les paroles de Colar revêtaient à cette pensée un cachet de sombre vérité.

Cerise aimait sa sœur : elle plaignait ses fautes sans avoir le courage de la blâmer ; elle lui était dévouée, et avait cru jusque-là à son inaltérable affection.

Qu'on juge donc de la douleur qui l'étreignit lorsqu'elle songea qu'elle lui avait menti, qu'elle avait voulu l'arracher à son fiancé pour la jeter dans les bras de cet horrible vieillard, auquel elle n'avait échappé que grâce à l'intervention subite de Williams.

Toutes ces réflexions, mêlées au souvenir des événements dramatiques et bizarres qui venaient de se dérouler pour elle, achevèrent de jeter Cerise dans une sorte de prostration fiévreuse et de douloureuse torpeur, dont elle ne sortit qu'à la voix de Colar.

Le fiacre s'était arrêté.

— Allons, mam'selle, dit le ravisseur, réveillez-vous.

Colar s'imaginait que Cerise avait cédé à un sommeil plein de lassitude.

Je ne dors pas, répondit-elle.

Nous sommes arrivés... levez-vous... prenez ma main, continua Colar, qui sortit du fiacre le premier, et prit la jeune fille dans ses bras pour la poser à terre.

Eh ! eh ! murmura-t-il tout bas, Dieu me pardonne ! ce n'est pas trop mal travaillé tout cela. L'oiseau va être en cage avant le point du jour.

La voiture se trouvait alors arrêtée dans une sorte de vallon assez profond, complètement désert, et où commençaient à glisser ces vagues et indécises lueurs qui annoncent l'aube prochaine.

Aucun point lumineux n'indiquait aux alentours l'existence d'une maison. Cependant, le fiacre stationnait auprès d'un grand mur au milieu duquel était percée une porte.

On eût dit la clôture d'une grande propriété.

— Brrr... dit Colar, cette pluie est glacée ; mam'selle, vous allez avoir un bon feu tout à l'heure...

— Je n'ai pas froid, murmura Cerise avec l'indifférence de ceux qui vivent repliés en eux-mêmes.

— Venez, reprit Colar, qui frappa à la petite porte, laquelle s'ouvrit tout aussitôt.

Colar ex franchit le seuil, tenant Cerise par la main, et il se trouva dans un vaste jardin, à l'extrémité opposée duquel on devinait plutôt qu'on ne l'apercevait un pavillon dont les murailles blanches étaient masquées par de grands arbres.

— Ma parole d'honneur ! murmura le lieutenant du baronnet, il n'y a que mon capitaine qui soit capable de dénicher de pareilles solitudes. On se croirait ici à cent lieues du monde habité.

Cerise avait toujours les yeux bandés ; mais elle devinait, à l'air vif et pluvieux qui fouettait son visage et à la terre fangeuse sur laquelle elle marchait, qu'elle était en rase campagne.

Colar, la tenant toujours par la main, l'entraîna pendant quelques instants, en lui disant :

N'ayez pas peur, mam'selle, vous marchez de plein-pied.

En même temps, Cerise entendit un bruit de pas qui résonnait dans l'éloignement, et paraissait cependant se rapprocher petit à petit : c'était un bruit de sabots se heurtant parfois ensemble, chaussure obligée des paysans et en général de tous les gens qui vivent à la campagne pendant l'hiver.

A mesure que le bruit des sabots s'approchait, Colar semblait se diriger vers lui, conduisant toujours Cerise, si bien qu'ils se rencontrèrent, et la jeune fille put les entendre échanger ces quelques mots :

— Voici l'oiseau, disait Colar.

— Bien, répondit une voix rauque et criarde, qui pourtant ne paraissait point appartenir à un homme ; la cage est bonne, on y veillera.

Colar lâcha la main de Cerise et lui dit.

— A dieu, mam'selle ; vous pouvez vous débander les yeux à présent.

Cerise porta vivement les mains au bandeau, qu'elle arracha, et, recouvrant enfin l'usage de la vue, elle jeta autour d'elle un regard rapide et curieux.

Les premières clartés du matin lui permirent alors de s'apercevoir qu'elle était au milieu d'un vaste jardin bordé de murs élevés, et entourés eux-mêmes d'une double haie de papiers qui interceptaient la vue du dehors.

En face d'elle se trouvait une petite maison de deux étages, entourée de grands arbres, qui devaient, au printemps, la masquer à demi sous leur dôme de verdure. Au-dessus des murs et de quelque côté que se portât le regard, on apercevait une colline, ce qui laissait supposer que maison et jardin étaient situés au fond d'un vallon.

Du reste, nulle part aucune trace d'autre habitation, et Cerise aurait pu se croire transportée à quatre cents kilomètres de Paris, en quelque solitude d'une province reculée.

Après ce premier examen, la jeune fille se hasarda à regarder l'être bizarre à qui Colar, qui s'enfuyait vers la petite porte demeurée entr'ouverte, venait de la confier.

Était-ce un homme ! était-ce une femme ? Cerise s'adressa tout d'abord cette question à la vue d'une sorte de veillard sans barbe et presque chauve, dont le visage, jauni comme du parchemin, était sillonné de rides profondes et de hideuses courures.

Le costume de cette créature étrange n'appartenait à aucun sexe. Elle était coiffée d'un vieux madras jaune enroulé autour de sa tête et noué sur la nuque à la façon des Arlésiennes ou des Génoises ; une sorte de manteau en toile cirée, qui descendait très bas et l'enveloppait tout entière, ne permettait pas de deviner si elle aurait une jupe ou un pantalon ; enfin, une paire de sabots, dans lesquels un peu de paille pourrie tenait lieu de bas, la chaussait.

Cette créature pouvait bien avoir soixante ans, et était d'une taille moyenne et d'un hideux embonpoint ; le visage, horrible à voir, avait une singulière expression de méchanceté railleuse ; la bouche ricanaient un cruel sourire où l'on démêlait les hébêtements de l'ivresse que produit l'alcool, et les yeux petits, caves, d'un gris de chat, étaient entourés d'un cercle rougeâtre qui achevait de donner au regard l'expression de celui d'une bête fauve.

A la vue de cet affreux personnage, Cerise recula instinctivement, et manifesta, par un cri, l'effroi qu'elle éprouvait.

— Eh ! eh ! la belle mignonne, ricana l'horrible vieille, car c'était bien une femme, vous fais-je peur ? Je ne suis pas jolie et blanche comme vous, c'est vrai ; mais j'ai eu mon temps malgré ça... et la veuve Fipart avait bien son mérite et il y a quelque vingt ans.

Elle se prit à rire d'un rire sauvage qui ressemblait à un grognement d'hyène, et Cerise épouvantée voulut fuir.

Allons donc ! ma jolie mignonne, dit-elle en saïssant dans sa main rude et calleuse, comme si elle eût été recouverte d'écaïlles, la main blanche et menu de la fleuriste, est-ce que nous voudrions déjà retourner à Paris... sans même casser une croûte et boire une larme de cassis chez maman Fipart ? Venez donc mignonne, venez... elle est bonne femme, maman Fipart... vous verrez...

Et, serrant la main de Cerise comme dans un étou, elle la força à la suivre vers la maison.

Cerise tremblait et sentait ses jambes se dérober sous elle.

— Colar ! monsieur Colar !... appela-t-elle avec un sentiment de terreur profonde, au moment où le lieutenant de sir Williams atteignit l'extrémité opposée du jardin.

Mais Colar ne l'entendit pas, ou plutôt il feignit de ne point l'entendre, et il disparut par la petite porte, qu'il referma sur lui aussitôt.

— Venez, la jolie fille, répétait la vieille, entraînant toujours Cerise, j'aurai soin de vous comme d'une perle fine !

Et Cerise se laissa emporter plutôt qu'elle ne marcha, fermant les yeux à demi, tant la hideuse laideur de la veuve Fipart l'épouvantait.

Elle atteignit ainsi la maison. La vieille la fit entrer au rez-de-chaussée, dans une salle de cuisine où flamblait un feu de javolle, et la poussa dans un vieux fauteuil éraillé au coin de la cheminée, en lui disant :

— Asseyez-vous donc et réchauffez-vous, la belle mignonne, vous êtes toute transie, et votre petite robe est mouillée.

Cerise continuait à trembler de tous ses membres,

— Voulez-vous boire quelque chose, mon ange ? poursuivit la vieille d'un ton toujours railleur, mais caressant. Quand on a froid, voyez-vous, une goutte vous remet très proprement.

— Merci... madame... balbutia Cerise sans lever les yeux, je n'ai plus soif...

— Je vas vous donner une croûte, toujours, continua la veuve Fipart, - c'était bien son nom, - d'une voix de plus en plus mielleuse, mais où perçait une sourde cruauté.

Cerise refusa encore d'un geste.

— Allons, ma petite, poursuivit la vieille, puisque vous n'avez ni faim ni soif, venez au moins pour que je vous montre votre logis.

— Mon logis ! fit Cerise, qui tressaillit soudain ; je vais donc rester ici ?

— Oui, ma bonne petite.

— Mais je ne veux pas ! s'écria la pauvre enfant avec un subit désespoir, je veux retourner à Paris.

— Ouais ! ricana la vieille, Paris est loin, la mignonne, et vous laisseriez vos jolis pieds en chemin.

— Non, non, dit Cerise, j'aurai bien la force de retourner ; si je suis trop lasse, je me reposerai.

— Pauvre enfant ! soupira la veuve Fipart avec une feinte compassion, à laquelle la jeune fille se laissa prendre.

— Oh ! oui, poursuivit Cerise, j'aurai bien la force de m'en aller, je veux rejoindre Léon.

— Léon ? Tiens, est-ce que c'est votre amoureux, la mignonne ?

— Vous ne le connaissez donc pas ? fit Cerise étonnée.

— Moi ?... Jamais. C'est-il un beau petit monsieur, bien riche ?

Le rouge de l'indignation monta au front de Cerise.

— Ah ! dit-elle, pour qui me prenez-vous ?

— Dame ! répondit naïvement la veuve Fipart pour un jolie fille qui doit être bien des caprices...

— Madame ! s'écria Cerise indignée.

Et puis un doute terrible traversa son esprit :

— Mais, dit-elle, si vous ne le connaissez pas, vous ne savez donc rien ?

— Moi ? fit la vieille, que voulez-vous que je sache ?



Le médecin vous ordonne d' repos, un repos absolu, dit-elle.

— Comment, Colar ne vous a pas dit qu'il m'amènerait ici parce que Léon, mon fiancé, mon mari bientôt, courait un grand danger ?

La veuve Fipart se mit à rire.

— Vraiment ! dit-elle, Colar vous a dit cela ?

— Oui madame.

— Et vous l'avez cru ?

— Cela n'est donc point vrai ? murmura Cerise éperdue.

La vieille continuait à rire.

— Ce colar, disait-elle, est un gaillard bien drôle... oh ! bien drôle, ma foi !

— Madame ! madame ! supplia Cerise, au nom de Dieu, dites-moi ce que vous savez, pourquoi je suis ici, ce qu'on veut faire de moi.

— Eh bien ! je vais vous le dire, ma petite, répondit la vieille

avec cette horrible douceur hypocrite qui glaçait le sang de la jeune fille ; vous avez donné dans l'œil d'un monsieur très comme il faut, bien honnête et bien riche, et qui... vous comprenez ?

— Ah ! s'écria Cerise, ce n'est pas vrai, madame, ce n'est pas vrai... ou plutôt vous avez raison.. Oui, un vieillard, un monstre ; mais on est venu à mon secours ; un jeune homme m'a délivrée ; il m'a confiée à Colar...

— Eh bien, dit la veuve Fipart avec son rire de bête fauve, le jeune a enfoncé le vieux, voilà tout ! monsieur dont je parle, c'est celui qui a confiée à Colar, la mignonne ; vous êtes ici chez lui !

Cerise poussa un grand cri et tomba évanouie sur le plancher de la salle basse.

XX

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Abandonnons pour un moment Oerise pour revenir à Fernand Rocher, que nous avons laissé au moment où les agents du commissaire de police l'entraînaient hors de la chambre de Baccarat. Tant d'événements étranges s'étaient succédés depuis vingt-quatre heures pour le malheureux jeune homme qu'il se demanda un moment s'il n'était pas le jouet de quelque horrible cauchemar; puis, et tardis qu'il passait au milieu des domestiques de la courtisane, accourus au bruit et étonnés de cette arrestation, il fut bien forcé de s'avouer qu'il ne rêvait pas, qu'il était, au contraire, très éveillé, et que rien n'était plus réel que ce qui lui advenait avec la rapidité d'un coup de foudre.

Un instant, dominé par le sentiment de son innocence, il voulut se débattre et lutter avec les agents; mais ils étaient trois, trois hommes robustes et déterminés, et ils s'en rendirent maîtres en un tour de main.

— Monsieur, lui dit alors le commissaire d'un ton sévère et cependant plein de courtoisie, votre résistance est complètement inutile et ne ferait qu'aggraver votre position, en la compliquant d'un acte de rébellion à la loi. Croyez-moi, suivez-moi, suivez-moi de bonne grâce. S'il est vrai, ce que je souhaite de tout mon cœur, que vous soyez innocent, la justice, qui est aussi impartiale que clairvoyante, aura bientôt retrouvé le coupable, et vous serez rendu à la liberté.

Comme tous les gens nerveux et surexcités, qui sont bientôt en proie à une sorte de protestation morale lorsque leurs forces physiques commencent à s'épuiser, Fernand Rocher se laissa conduire jusqu'au fiacre qui attendait à la grille du petit hôtel, et y monta sans prolonger sa résistance plus longtemps.

Le commissaire s'y assit auprès de lui; deux des agents prirent place sur la banquette de devant, et le troisième monta sur le siège, à côté du cocher.

— Au Dépôt! ordonna le commissaire.

Ordinairement, et quand il s'agit d'un voleur vulgaire, le magistrat qu'on nomme un commissaire de police ne se dérange point et fait opérer simplement l'arrestation par un de ses agents; mais, ici, il s'agissait d'un vol considérable, d'un cas exceptionnel, qui était grave, qu'on avait dérogé aux usages, et que le commissaire de police poussait la rigueur jusqu'à escorter lui-même son prisonnier à la Préfecture de police, où il allait avoir à subir un premier interrogatoire devant un juge d'instruction.

Pendant quelques minutes, Fernand fut sans forces, sans voix, sans regard et comme abîmé en lui-même; pour un homme d'honneur qui, jusque-là, a joui de la considération universelle, une accusation de vol est plus terrible peut-être que l'aspect d'un échafaud tout dressé; et le malheureux jeune homme se prit à récapituler avec épouvante les événements accomplis. C'était d'abord cette terrible lettre d'Hermine, sa fiancée de la veille, d'Hermine qu'il aimait, lettre dédaigneuse et glacée comme le mépris qui tue.

Puis ces clefs de la caisse de M. de Beaupréau qu'il avait emportées dans son trouble, en courant rue Saint-Louis, et qui allaient être pour tous la plus accablante des preuves.

Enfin, cette nuit de folie, passée auprès de cette femme inconnue la veille, et qui l'avait retiré chez elle, il ne savait comment. Et cette dernière pensée fut peut-être plus accablante, plus terrible, plus épouvantable que l'accusation qui pesait sur lui; car il appartenait, par reconnaissance, lui, le fiancé d'Hermine, à une femme qui se nommait la Baccarat; il avait été arrêté chez elle, et l'instruction allait révéler et porter à la connaissance d'Hermine, qu'il aimait toujours ardemment.

Fernand vit alors un abîme entr'ouvert entre mademoiselle de Beaupréau et lui; abîme béant, impossible à combler, même avec la preuve de son innocence.

Lors, pareil à un corps sans âme, à un homme privé de raison et qui n'a plus même la conscience de sa situation, il ne songea plus à se défendre ni à échapper à ses gardiens, et, comme le patient qu'on mène au supplice et qui voit déjà s'entr'ouvrir devant lui le gouffre incommensurable de l'éternité, il se laissa conduire à la Préfecture de police, traversa, les yeux baissés et chancelant, les voûtes sombres de la Conciergerie, écouta, sans l'entendre, le procès-verbal de son écrou, et ne trouva quelque présence d'esprit que lorsque la porte du cachot destiné aux prisonniers mis au secret se fut refermée sur lui.

L'horreur d'une prison est telle, pour un homme qui a toujours vécu au soleil des lois, au grand air de la liberté, qu'elle parvient à dominer les plus sombres prostrations.

En songeant à Hermine trahie, à Hermine qui le méprisait, Fernand avait momentanément oublié l'accusation de vol qui pesait sur lui; mais lorsqu'il se trouva seul et enfermé dans la cellule destinée aux criminels, l'instinct de la réhabilitation et de la liberté reprit violemment le dessus et lui rendit l'usage de ses facultés mentales.

Il essaya alors de se souvenir de ce qui s'était passé tandis qu'il avait eu en sa possession les clefs de la caisse, et chercha à sonder cet horrible mystère, en s'abandonnant à toutes les conjectures, à tous les calculs de probabilité.

Et puis, comme le plaideur qui pèse en lui-même les chances mauvaises de son procès, il devint pour lui-même un juge d'instruction des plus sévères, et calcula toutes les charges qui pourraient peser sur lui.

Il était bien vrai qu'il avait eu les clefs de la caisse; il les avait emportées, quittant précipitamment son poste; il était sorti tête nue, en courant, comme un homme troublé, et au lieu de revenir, de rapporter ces clefs, il les avait gardées et les possédait encore au moment où on l'avait arrêté et fouillé. Enfin, on l'avait trouvé, à près de vingt-quatre heures de distance, chez une de ces femmes qui font métier de ruiner les fils de famille, et il serait évident pour tous qu'un coupable amoureux, un aveugle désir de satisfaire les caprices coûteux d'une courtisane avaient pu le pousser à commettre un vol.

En réfléchissant à tout cela, Fernand sentait ses cheveux se hérissier et une sueur glacée mouiller ses tempes...

Comment sonder cet épouvantable mystère?

Enfin, si le vol avait eu lieu, qui donc avait pu le commettre? Qui accuser, qui soupçonner?

— Je deviens fou! murmurait le pauvre jeune homme, et je n'ai plus qu'à mourir pour éviter le bagne... Mon Dieu! mon Dieu! quel crime ai-je donc commis, que vous me châtiez ainsi?

Et Fernand, comme l'enfant en péril qui appelle sa mère à son aide, Fernand jetait autour de lui un regard désolé et cherchait un protecteur.

Mais Fernand était orphelin; son tuteur était mort. Un seul homme aurait pu le protéger et s'efforcer de faire triompher son innocence, c'était M. de Beaupréau. Mais évidemment celui-là, plus que tout autre, devait le croire coupable, et il deviendrait son accusateur le plus acharné!

Comme il était en proie à ces épouvantables perplexités, on vint le chercher pour le conduire devant le juge d'instruction, magistrat terrible, dont le nom seul fait tressaillir les plus hardis, et dont les questions insidieuses et pressantes, les détours patients et habiles triomphent des accusés les plus déterminés à se taire et les forcent à se livrer.

Fernand suivit le gendarme chargé de le conduire à travers un corridor sombre, gravit avec lui un escalier en coquille qui menait à un étage supérieur du palais de justice et pénétra dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce magistrat était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'un visage froid et sévère, le front déjà un peu dégarni par le travail, et qui portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Lorsque Fernand entra, il était debout, adossé à la cheminée, et les mains croisées derrière le dos.

Le cabinet du juge d'instruction n'avait point cet aspect lugubre qu'un pareil nom semblait annoncer : c'était une grande pièce étendue d'un papier vert à raies, garni d'un vaste bureau, de fauteuils d'acajou recouverts en cuir également vert, et d'une table auprès de laquelle un petit homme gros et portant des conserves était assis, une plume derrière l'oreille, des manches de lustrine noire lui montant jusqu'au coude, et vêtu d'une redingote râpée.

Cette salle ressemblait à un bureau du ministère où Fernand travaillait la veille encore, et on s'y fût cru bien loin de ces voûtes sombres et de ces noirs corridors de la Conciergerie que le prisonnier venait de parcourir.

En second lieu, le magistrat était en habit de ville, lequel imposera toujours moins que la terrible toge du juge, et, malgré la sévérité de sa figure longue et pâle, il inspira tout de suite à Fernand cette sorte de confiance respectueuse qu'inspire toujours un homme qui semble avoir chassé les passions personnelles loin de lui pour devenir la loi incarnée.

Le juge renvoya le gendarme, qui sortit et se tint dans l'antichambre. La physionomie pâle, bouleversée, mais ouverte et loyale de Fernand, sa jeunesse, la position qu'il occupait naguère, étaient pour le magistrat tout autant de garanties de tranquillité de la part de son prisonnier, et il lui indiqua un siège par un geste plein de bonté.

Le cœur du jeune homme battait à outrance, la sueur perlait à son front, et cependant un peu d'assurance lui revint et il vit dans cet homme qui allait l'interroger bien moins un juge prévenu qu'un homme qui peut-être croirait à son innocence.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le magistrat d'une voix calme et où perçait cependant une sorte de compassion pour ce jeune homme honorable jusque-là, et qui venait prendre place à la barre des criminels.

Fernand obéit et parut attendre que le juge lui adressât de nouveau la parole.

Celui-ci quitta la cheminée et s'assit devant son bureau tandis que le petit homme gras, qui n'était autre qu'un greffier, s'appropriait à écrire minutieusement chaque parole qui sortirait de la bouche de l'accusé.

— Vous vous nommez Fernand Rocher, reprit le juge d'instruction en consultant un dossier ; vous êtes né à Paris en 182... ?

— Oui, monsieur, répondit Fernand avec calme.

— Voici, poursuivit le magistrat, les faits qui sont à votre charge, et rendent votre position excessivement grave. Hier, à dix heures du matin, votre chef, obligé de s'absenter, vous a installé dans son bureau et vous a confié les clefs de sa caisse. Cette caisse, vérifiée la veille par le caissier général du ministère, renfermait une somme de trois mille francs en or et différentes espèces, et une autre somme de trente mille francs en billets de banque.

— J'ignorais cela, monsieur, dit Fernand, et n'ai point ouvert la caisse.

— Cependant, les clefs ont été en votre possession ?

— Oui, monsieur.

— On les a même retrouvées sur vous en vous fouillant.

— C'est encore vrai, monsieur.

— Êtes-vous demeuré seul après le départ de votre chef de bureau ?

— Oui, fit Fernand d'un signe.

— Un homme, qu'il a été impossible de retrouver, s'est présenté un peu après, et un huissier l'a introduit auprès de vous ? Quel est cet homme ?

— Un commissionsaire, j'imagine.

— Le connaissez-vous ?

— Je le voyais pour la première fois.

Le juge regarda Fernand avec sévérité.

— Prenez garde, dit-il, et ne cherchez point à égarer la justice. Cet homme ne serait-il point votre complice ?

— Monsieur, répondit Fernand avec émotion, mais d'une voix où perçait un profond accent de vérité, je vous jure que je

ne puis avoir de complice, car je suis innocent du crime dont on m'accuse.

— Cependant quel est cet homme ? Que désirait-il de vous ?

— Il m'apportait une lettre.

— De qui venait cette lettre ?

Fernand tressaillit et baissa les yeux.

— Monsieur... balbutia-t-il, dit mon innocence en souffrir, je ne puis compromettre un nom honorable... le nom d'une femme.

— Je m'attendais à cette réponse, dit le juge, et c'est même là, je le vois, un de vos moyens de défense, sur lequel m'a éclairé la déposition de votre chef de bureau. Vous deviez épouser mademoiselle de Beaupréau...

— Monsieur... monsieur... supplia Fernand.

— Mais, reprit le juge, vous aviez une maîtresse...

— Une maîtresse ! s'écria Fernand avec indignation.

— Cette maîtresse, qu'on ne nomme la Baccarat dans le monde galant, est une de ces femmes dont les faveurs s'achètent au poids de l'or ; il est présumable que, pour satisfaire cette ruineuse exigence...

— Monsieur, interrompit vivement l'accusé, hier encore je ne connaissais point cette fille...

— Cependant, vous avez été arrêté chez elle ?

— C'est vrai... Mais, à cette heure encore, j'ignore comment j'ai pu m'y trouver...

— Monsieur, dit le juge avec bonté, songez que des aveux valent toujours mieux que des dénégations obstinées et qui sont détruites par l'évidence. Vous aggravez votre position.

— Monsieur, répondit Fernand avec un accent de vérité si profond que la conviction du juge en fut ébranlée, un horrible mystère enveloppe cette affaire, mais je vous jure que je suis innocent.

— Je le désire, reprit le juge ému ; mais comment concilier à la fois le vol, votre brusque sortie, votre disparition pendant vingt-quatre heures, et enfin votre arrestation chez une femme bien connue par ses prodigalités ; comment concilier tout cela avec votre innocence ?

Fernand leva les yeux au ciel.

— Dieu est grand, dit-il, et il me juge à cette heure. Monsieur, je suis innocent.

— Vous allez être conduit chez vous par deux agents et un officier de paix, continua le juge d'instruction, et de là rue Moncep, chez votre maîtresse. Une perquisition sera opérée sous vos yeux chez elle et chez ; si le portefeuille ne s'y retrouve pas, ce sera pour vous une circonstance à décharge.

— Allons, monsieur, allons, s'écria le jeune homme, je suis innocent !

Le juge d'instruction sonna, un homme vêtu de noir se présenta. C'était l'officier de paix,

— Suivez monsieur, dit le juge à Fernand avec bonté. Nous allons déployer le moins de cérémonial possible en toute cette triste affaire et éviter le scandale.

Fernand salua le juge et sortit la tête haute, fort de son innocence.

Dans l'antichambre, deux agents en habit de ville se placèrent à ses côtés :

— Monsieur, lui dit l'officier de de paix d'un ton poli, ordinairement les accusés sont conduits dans une voiture des prisons et par des agents en uniforme, mais M. le juge d'instruction a eu égard à votre situation antérieure, et j'espère que vous me suivrez sans résistance.

— Je vous le jure, monsieur. Je ne suis pas homme à chercher à vous fuir avant d'avoir victorieusement prouvé mon innocence.

L'officier de paix conduisit son prisonnier à la porte de la Conciergerie, où attendait un cabriolet de régie.

Le jeune homme y monta, et l'un des agents dit au cocher ;

— Rue des Marais, No. 2

La maison que Fernand habitait n'avait que de petits loca-

taires, employés pour la plupart, et ne demeurant point chez eux pendant la journée. La concierge était une vieille femme peu intelligente et ne s'occupant que très médiocrement de ces locataires.

L'arrivée de Fernand en compagnie de trois inconnus, dont le costume ne trahissait pas suffisamment la profession, ne produisit donc aucune sensation dans la maison, et le jeune homme put gagner son quatrième étage sans attirer l'attention de personne.

Le modeste logis qu'il occupait se composait de deux pièces un petit salon, une chambre à coucher, le tout meublé en noyer, et l'inspection en était des plus faciles.

Les agents se livrèrent à une perquisition minutieuse, fouillèrent le secrétaire, la commode, l'unique placard, sondèrent le lit, les sièges, et ne trouvèrent rien. Fernand était calme, et, quand ce fut fini, il dit à l'officier de paix, avec un sourire :

— Vous le voyez, monsieur, le portefeuille que vous cherchez n'est point ici.

— Allons rue Monecy, dit l'officier de paix. Mais je ne vous cacherais pas que si là, comme ici, nos recherches sont infructueuses, cela n'améliorera pas beaucoup votre position ; car on a négligé de lancer un mandat d'amener contre la Baccarat, qu'on aurait dû arrêter avec vous, et il se peut fort bien qu'elle ait fait disparaître le portefeuille depuis ce matin.

Fernand hocha la tête négativement :

— Elle ne l'a jamais eu en sa possession, dit-il.

On fit remonter l'accusé en voiture, et il fut conduit rue Monecy,

Baccarat venait de quitter l'hôtel avec Fanny, et, à cette heure, le faux médecin la faisait entrer dans la maison de santé d'où elle ne devait pas sortir.

Le domestique de Baccarat se composait d'un cocher, d'une cuisinière, une femme de chambre, d'un groom et d'un jardinier. Sa mère, comparse qui n'a que faire dans notre histoire, tenait la maison. Au moment où l'officier de paix se présenta, la mère était absente depuis une heure ; elle était allée au marché avec la cuisinière, ne sachant rien de ce qui s'était passé dans la chambre de Baccarat.

Le cocher conduisait sa maîtresse à la maison d'allié ; Fanny, la femme de chambre, l'accompagnait.

Il n'y avait donc à l'hôtel que le jardinier et le groom.

A la vue de ces hommes qui parlaient au nom de la loi, le jardinier, garçon assez naïf que Williams, avait jugé inutile d'acheter, témoigna une profonde terreur et protesta de l'innocence de sa maîtresse ; mais le groom, le jeune drôle intelligent et dont la leçon était faite, conduisit l'officier de paix tout droit à la chambre de Baccarat, qui était encore dans le même désordre qu'à l'heure de son départ.

— *Commençons par ici, dit l'un des agents qui se mit à fouiller les meubles, dont les clefs traînaient après les serrures,*

Les jolis bahuts de Boule, les armoires, les placards, les cabinets de toilette, furent visités successivement avec soin.

— Tiens ? dit tout à coup un des agents, voici un paletot d'homme.

Fernand, la veille, avait un pardessus, lorsqu'il était tombé évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis. Ce pardessus lui avait été retiré chez Baccarat.

Le lendemain, c'est-à-dire le matin de ce jour, la vue du commissaire de police lui ordonnant de s'habiller et de le suivre l'avait tellement ému qu'il avait simplement mis sa redingote et oublié son paletot.

— Ce vêtement est à moi, dit-il, au moment où l'agent l'apercevait jeté négligemment sur un fauteuil et le désignait du doigt.

L'agent le prit et dit :

— Il est lourd... et je sens quelque chose de volumineux dans la poche de côté.

— Je ne crois pas, dit Fernand avec calme ; à moins que ce ne soit une clef.

La main de l'homme de police disparut dans les profondeurs de la poche de côté, celle qui, le vêtement boutonné, se trouve sur la poitrine, et elle en ressortit, tenant un gros portefeuille en maroquin vert.

A cette vue, Fernand pâlit et jeta un cri. L'agent tendit le portefeuille à l'officier de paix, qui l'ouvrit, et soudain une liasse de billets de banque tomba sur le tapis de la chambre.

— Ah ! par exemple, dit-il, l'accusé ne nie pas plus longtemps, j'imagine...

Fernand ne répondit pas : il venait de s'évanouir !

L'infâme génie de sir Williams triomphait, et l'innocence de sa victime était désormais impossible à prouver.

XXI

ALERTE

Tandis que le génie infernal de sir Williams enveloppait un à un tous les personnages de cette histoire qui pouvaient entraver ses projets et l'empêcher d'atteindre à son but ténébreux ; que Fernand, accusé de vol, était arrêté et mis en prison, Baccarat enfermée comme folle. Cerise confiée à la garde de la hideuse vieille qu'on nommait la veuve Fipart, et qu'enfin se trouvaient tout d'un coup et mystérieusement séparés les uns des autres tous ceux qui pouvaient mettre Armand de Kergaz sur la trace de Thérèse et de sa fille, celui-ci s'occupait cependant avec une courageuse activité de retrouver celle ou celui à qui devait échoir l'immense fortune de feu le baron Kermor de Kermarost, dont il était le dépositaire.

Aidé du fidèle et vieux Bastien, servi par une police secrète largement payée, Armand n'était cependant encore parvenu à aucun résultat à l'époque où nous l'avons vu suivre, à Belleville les deux acolytes de maître Corry, intervenir assez à temps pour éviter à Léon Rolland une mauvaise querelle, et, après avoir accepté la cordiale invitation de l'ouvrier, offrir son bras à mademoiselle Jeanne de Balder et de la reconduire rue Meslay.

Il est de mystérieuses attractions que l'esprit ni le cœur humain n'expliqueront jamais, et qui cependant agissent avec rapidité merveilleuse et qui tiennent presque au prodige.

En entrant dans la salle du restaurant où s'étaient installés Léon Rolland et les trois femmes, M. de Kergaz avait jeté aux deux jeunes filles ce regard distrait et bienveillant que l'homme occupé de vastes intérêts accorde à peine à la beauté et à la jeunesse ; puis, tout à coup, obéissant à une de ces attractions étranges, il s'était pris à considérer ce pâle et noble visage de l'orpheline, où de récentes douleurs avaient laissé leur trace : il avait tressailli à la vue de ces vêtements noirs, indiquant un deuil non achevé encore, et cette jeune fille aux mains délicates à la taille aristocratique, dont toute la personne avait un cachet cachet de distinction peu commune, lui avait paru singulièrement dépaycée en ce lieu et avec cet ouvrier et ces deux autres femmes, dont l'une avait la tournure et la mise d'une paysanne, l'autre la beauté riante et les manières gracieuses et coquettes de la grisette parisienne.

A ses yeux, Cerise résumait la fille de Paris, poussée tout d'une venue en plein air ; Jeanne, la fleur délicate et fine, éclosée dans la chaude atmosphère d'une serre.

Cerise était jolie et gaie comme le bonheur ; Jeanne était belle et triste comme la plus noble des infortunes.

Au premier coup d'œil, on devinait que le malheur seul avait pu rapprocher mademoiselle de Balder de la jeune fleuriste et établir entre elle une sorte d'intimité.

Armand comprit, devina tout cela ; et irrésistiblement entraîné vers Jeanne, obéissant à une de ces attractions dont nous parlions tout à l'heure, il accepta l'invitation de Léon Rolland. De son côté, la jeune fille crut voir chez M. de Kergaz, malgré son costume qui était celui d'un ouvrier, mieux qu'un homme

du peuple, et lorsqu'il lui offrit son bras, elle l'accepta sans hésitation.

D'ailleurs, avec cette finesse d'observation que possède toute femme, Jeanne avait remarqué en un clin d'œil la blancheur de ses mains, la finesse de son linge, et cette taille svelte et droite qui n'accusait aucune profession manuelle.

En quittant les *Vendanges de Bourgogne*, et passant, à leur insu, devant la maison où Colar et ses complices étaient en observation, Armand offrit donc son bras à mademoiselle de Balder, tandis que Léon Rolland donnait le sien à sa mère, auprès de laquelle marchait Cerise.

Ils descendirent ainsi le faubourg du Temple, et là, Léon Rolland s'arrêta devant la porte de Cerise.

— Chère petite mère, dit la fleuriste à la paysanne, vous ne voulez pas monter un peu ?

— Oh ! certainement oui ! répondit Léon avec empressement.

— Ma bonne Cerise, dit Jeanne, il est tard, je suis un peu souffrante, permettez-moi de vous quitter.

Léon tendit la main à M. de Kergaz, qu'il persistait à prendre pour un ouvrier.

— Adieu, camarade, lui dit-il ; au revoir, plutôt, car nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Armand.

— Je m'appelle Léon Rolland, poursuivit l'ouvrier, je demeure rue Bourbon-Villeneuve, et je travaille rue Chapon, chez M. Gros, ébéniste.

— Très bien, je m'en souviendrai... Moi, dit Armand, j'habite rue Culture-Sainte-Catherine, chez M. le comte de Kergaz. Si jamais vous avez besoin de moi, venez me voir et demandez à parler à M. Bastien.

— J'irai, dit Léon, qui s'imaginait que Bastien était le nom d'Armand, et que ce dernier occupait quelque poste de confiance auprès du noble personnage qu'il venait de désigner.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, tandis que l'ébéniste pressait la main d'Armand, et l'on se sépara à la porte de Cerise.

— Où dois-je vous conduire, mademoiselle ! dit alors Armand à Jeanne d'un ton respectueux et légèrement ému.

— Rue Meslay, répondit-elle.

Ils se remirent en marche et traversèrent le boulevard à petits pas.

On eût dit que les deux jeunes gens inconnus l'un à l'autre il y avait une heure, et qui avaient à peine échangé quelques mots, appréhendaient déjà l'instant de leur séparation.

— Connaissez-vous beaucoup mademoiselle Cerise ? demanda Armand avec une sorte d'hésitation, et comme s'il eût craint d'être indiscret.

— Je me suis liée avec elle dans la maison qu'elle habitait du vivant de son père, et où je demeurais alors moi-même avec ma mère, répondit Jeanne en soupirant.

— Cependant, fit observer Armand, il me semble... pardonner-moi, mademoiselle... il me semble que votre éducation...

Jeanne soupira...

— C'est vrai, monsieur, dit-elle, mais Cerise est un excellent cœur, une bonne et charmante créature... et puis, il est des circonstances, des malheurs qui rapprochent...

Et Jeanne soupira si profondément que M. de Kergaz acheva de deviner la situation précaire où la belle jeune fille était tombée.

— Seriez-vous orpheline demanda-t-il d'un ton si triste, si respectueux, que Jeanne en tressaillit profondément.

Hélas ! répondit-elle, ma mère est morte il y a quelques mois...

— Et monsieur votre père ?

— Mort, tué sur le champ de bataille, répondit-elle avec un nouveau soupir et d'une voix dominée par l'émotion.

— Chère demoiselle ! murmura Armand.

Un instant de silence accompagna ces quelques mots ; on

eût dit que les deux jeunes gens, absorbés par les mêmes pensées, se recueillaient en eux-mêmes.

Ils arrivèrent ainsi rue Meslay, à la porte de Jeanne.

— Adieu ! monsieur, dit-elle en lui tendant la main, je vous remercie bien. Je vous remercie surtout du service que vous nous avez rendu.

Armand prit la main de la jeune fille et la porta respectueusement à ses lèvres. Puis il la salua silencieusement et comme s'il n'eût osé ajouter un mot.

Et M. le comte de Kergaz s'était écarté, puis il avait longé la rue du Temple, traversé le marché de ce nom, et gagné à travers le Marais la rue Culture-Sainte-Catherine, où il était rentré chez lui, préoccupé et tout pensif.

— C'est étrange ! murmura-t-il ce soir-là en se mettant au lit, serais-je encore jeune, y aurait-il encore au fond de mon cœur une fibre qui n'eût point vibré ?

Le lendemain, M. de Kergaz, après une nuit agitée et presque sans sommeil, appela Bastien au chevet de son lit.

— Mon vieil ami, lui dit-il, tu vas mettre ta redingote bleue qui rappelle si bien en toi le militaire en retraite, et tu iras rue Meslay, No. 11, voir s'il n'y a pas un logement à louer.

— Très bien, dit Bastien, qui exécutait ponctuellement les ordres d'Armand, et ne les discutait point.

— S'il n'y en a pas, continua M. de Kergaz, tu glisseras dix louis dans la main du concierge pour qu'il engage un de ses locataires à déménager dans les vingt-quatre heures : on trouve toujours un locataire disposé à cela, si son terme est payé.

— Oui, dit Bastien d'un signe de tête.

— Ce logement trouvé, tu y feras transporter quelques meubles, et tu t'y installeras sous ton nom de Bastien, officier retraité.

— Très bien ! Après ?

— Cette maison est habitée par une fille qu'on appelle Jeanne, et qui m'intéresse. Tu prendras tout d'abord des renseignements sur elle. Si, ce dont je suis persuadé, c'est une jeune personne de bonne famille tombée dans le malheur et demeurée honnête et pure, tu t'arrangeras de façon à te lier avec elle. Ton âge te le permet. Va, et dans tous les cas, reviens au plus vite me dire ce que tu auras fait,

Après avoir donné ces instructions à Bastien, Armand se leva, ouvrit un grand livre, sorte de volumineux registre couvert de caractères mystérieux et hiéroglyphiques, et il y écrivit ces deux noms :

Léon Rolland, rue Bourbon-Villeneuve.

Cerise, faubourg du Temple.

Puis, sur le verso de la page, il ajouta cette note :

Rechercher dans quel but ce saltimbanque appelé Nicolo et cet homme qu'on nomme le serrurier ont cherché querrels à Léon Rolland.

Cela fait, M. de Kergaz voulut s'asseoir devant son bureau et ouvrir sa correspondance quotidienne ; mais une rêverie inexplicable s'empara de lui ; il se renversa en arrière sur le dos de son fauteuil, et se prit à songer à Jeanne, la pâle et triste jeune fille à peine entrevue.

Deux heures s'écoulèrent, et il rêvait encore, lorsque Bastien reparut.

— Eh bien ? demanda le comte avec vivacité.

— Le hasard a de merveilleuses combinaisons, répondit Bastien. La jeune fille à laquelle vous vous intéressez, mon cher maître, demeure au quatrième étage sur le devant. Précisément sur le même carré, il y a un appartement vacant, et où l'on peut emménager sur-le-champ. Il est de 600 francs. J'ai payé un terme d'avance.

— Parfait, dit Armand.

— J'ai fait jaser le concierge, poursuivit Bastien. Cette jeune fille est nouvellement emménagée ; elle se nomme mademoiselle Jeanne de Balder, et elle paraît avoir reçu une très bonne éducation.

— Elle habite avec une vieille servante, qui lui paraît très

dévouée, un appartement de 300 francs, et jamais on ne voit venir personne chez elle.

— Depuis deux jours, m'a dit le concierge, on voit de la lumière chez elle fort avant dans la nuit, et tout laisse supposer qu'elle travaille à quelque ouvrage de femme comme en font en cachette bien des jeunes filles qui ne sont pas riches, et qui cependant veulent sauver un reste de dignité.

— Est-ce tout ? demanda M. de Kergaz avec émotion.

— Non, dit Bastien. Mademoiselle de Balder demourait auparavant rue Chapon, et c'est là que le concierge est allé aux renseignements lorsqu'elle a voulu louer dans la maison de la rue Meslay.

— Il a appris la, m'a-t-il dit, que mademoiselle de Balder venait de perdre sa mère, veuve d'un colonel tué en Afrique, que cette mort avait privé la jeune fille d'une grande partie des faibles ressources qu'elle avait, et que ce nouvel amoindrissement de fortune était la seule cause qui la forçât à déménager et à prendre un appartement plus petit. Du reste, mademoiselle Jeanne jouissait de l'estime et du respect de tous ceux qui la connaissaient, avait ajouté le concierge, et depuis quelques jours qu'elle habitait rue Meslay, sa tristesse digne, sa réserve pleine de distinction et de politesse, et sa conduite exemplaire lui avaient attiré toutes les sympathies.

A mesure que Bastien parlait, le cœur de M. de Kergaz se prenait à battre d'une émotion inconnue, et une sorte de joie secrète se traduisait lentement sur son visage.

Bastien avait appris à peu près tous les détails que nous connaissons déjà sur la modeste et noble existence de la jeune fille, et chacun d'eux ajoutait à la généreuse émotion d'Armand. L'un, surtout, le toucha jusqu'aux larmes :

— Il paraît, disait Bastien, que mademoiselle de Balder avait un piano. Le concierge l'a vu dans son ancien logement, lorsqu'il est allé s'assurer qu'elle avait assez de meubles pour répondre de son nouveau loyer ; mais le piano n'est point rentré rue Meslay. Sans doute, la jeune fille a été contrainte de s'en défaire.

— Bastien, dit vivement Armand, un vieux brave comme toi n'est pas musicien, n'est-ce pas ?

— Ma foi, non, mon cher maître, et le seul instrument auquel j'aie jamais touché est une clarinette de cinq pieds, c'est-à-dire un fusil de munition.

— Eh bien ! tu te trompes, mon bon Bastien, tu dois être musicien. Tu auras un piano.

Bastien fit un geste d'étonnement.

— Tu vas courir chez Erard, continua M. de Kergaz, et tu lui demanderas un piano de forme un peu ancienne d'jà, quelque chose comme sept ou huit ans de date.

— Je crois comprendre, murmura le vieux soldat, qui eut une larme dans les yeux, et vous êtes noble et bon, mon cher maître ; seulement, comment le faire accepter, ce piano ? Elle doit être fière, cette pauvre demoiselle... Une fille de colonel ! vous pensez...

— Ce n'est point cela, dit Armand, et tu n'as compris qu'à moitié. Ce piano que tu vas acheter, tu le garderas ; seulement, tu l'arrangeras de façon à avoir trop de meubles, et tu paraîtras très embarrassé pour les caser...

Mais, interrompit Bastien, quand on a un piano, il faut avoir l'air de pouvoir s'en servir...

— Ce n'est pas cela encore. Ce piano, vieux de forme, c'est une relique ; il a appartenu à une fille que tu as perdue, ton unique enfant. C'est un léger mensonge, je le sais bien, mon vieil ami, car tu n'as jamais su d'autre enfant que moi, mais Dieu nous le pardonnera... Or, ce piano que tu ne sauras où loger, qui sait si ta voisine ne voudra point s'en charger pour quelques jours, jusqu'à ce que tu aies pu faire transporter à la campagne un ou deux meubles inutiles ?

— Ah ! s'écria Bastien, c'est bien trouvé, mon cher maître. Bravo !

— D'abord, ce sera un moyen de faire connaissance avec elle par l'intermédiaire du concierge ; et puis, tu lui diras que l'enfant que tu pleures affectionnait telles ou telles rêveries, et que tu voudrais bien les entendre encore. Comprends-tu toujours ?

— Oui, oui, dit Bastien, et je cours chez Erard.

— Va, dit le comte de Kergaz, qui redevint tout rêveur et murmura : *Mon Dieu ! l'aimerais-je ?*

Et tandis que Bastien sortait pour exécuter ses ordres, Armand laissa tomber sa tête sur sa poitrine et l'appuya dans ses mains en s'accoudant sur une table.

Une ombre venait de passer devant lui, peut-être une ombre pâle et triste, celle de Marthe, cette femme qu'il avait tant aimée, qu'en vain il avait essayé d'arracher à l'infâme Andrea, et qu'Andrea lui avait reprise.

Et le souvenir de cet unique et fatal amour qui avait si hâtivement mûri son cœur, se présentant tout à coup à son esprit, avait cherché à lutter contre ce sentiment tout nouveau qui commençait à se faire jour ; mais il en est des amours éteintes depuis longtemps par la mort comme de tout ce que le vent du passé emporte : tendres souvenirs ou amers regrets, tout s'efface insensiblement et s'amoindrit, et dans cette même âme, longtemps emplie de deuil, et où l'espérance paraissait ne pouvoir désormais plus germer, une affection nouvelle éclos sans bruit et se développe petit à petit auprès de l'affection brisée ; une joie inconnue pousse sous cette douleur sans laquelle on s'est complu longtemps, comme on voit pousser l'herbe verte semée de lisérons blous sur la terre qui recouvre une tombe. La vie succède à la mort, et souvent, comme le phénix de l'antiquité, l'amour renaît de ses cendres.

L'ombre de Marthe s'était donc dressée devant Armand pendant quelques secondes, mais derrière il avait vu poindre ce sourire un peu triste et ce visage pâle et charmant de Jeanne, et alors il lui sembla que la morte s'effaçait comme un songe, comme ces fantômes de brume qui courent sur les monts alpestres au matin, qui s'avanouissent au premier rayon du soleil, et qu'en s'effaçant la trépassée lui disait : "Vous avez souffert pour moi et par moi, Armand, soyez heureux enfin..."

Cependant, le souvenir de Marthe en avait évoqué un autre chez M. de Kergaz : il avait songé à Andrea... à Andrea, le génie du mal incarné, ce frère dénaturé qui avait tué sa mère, à lui, Armand ; cet homme qui avait jeté le plus terrible des défis en sortant de cette maison où reposait le cadavre encore tiède du comte Felipone !

Du jour où il avait appris quels liens du sang l'unissaient à Andrea, la haine d'Armand s'était éteinte et avait fait place à un sentiment de compassion douloureuse ; car il savait bien que son cœur était à jamais corrompu, et qu'il avait franchi cet abîme qui sépare éternellement le mal du bien.

En devenant maître tout à coup de cette fortune immense qui, naguère, devait échoir à Andrea, Armand avait failli obéir à un sentiment de générosité en offrant au déshérité de partager avec lui ; mais un sentiment de terreur subite l'en avait empêché. Quo ne serait point cet homme, né pour le mal et l'aimant comme un artiste aime son art, s'il avait beaucoup d'or à sa disposition ? Andrea ne songerait-il point à mettre à exécution ce programme infernal qu'il avait développé si complaisamment pendant le bal masqué, sous le costume de don Juan, le blasphémateur et l'impie ?

Armand avait donc laissé sortir Andrea, puis, le lendemain, quand les derniers devoirs eurent été rendus au comte Felipone, il le fit chercher dans tout Paris.

Peut-être voulait-il essayer de ramener au bien, en lui ouvrant ses bras, le maudit qui l'avait défié...

Ce fut en vain : Andrea avait disparu.

Pendant plusieurs mois, pendant une année même, les recherches les plus actives de M. de Kergaz pour retrouver son frère furent infructueuses ; on aurait pu croire que, cédant au désespoir de se voir dépourvu, il avait mis fin à ses jours.

Mais Armand n'admit point une semblable hypothèse. Il se souvenait du regard de haine que lui avait jeté Andrea en quittant la maison de son père : de ce défi que le déshérité portait au spoliateur, et il sentait bien que la lutte n'était point finie et qu'un homme de la trempe du vicomte vivrait pour se venger, sa vie lui fût-elle devenue odieuse. Il s'attendait donc à le voir reparaitre comme un démon acharné, et dans ce Paris immense où il s'était imposé la plus noble tâche, le comte de Kergaz devinait que son adversaire se montrerait quelque jour ardent à la lutte et prêt à tenir son serment, de convertir en champ de bataille cette Babylone nouvelle, où le mal et le bien serait éternellement aux prises. Jusqu'alors, et quelque dangereux que pût être Andrea, Armand avait attendu son ennemi de pied ferme, acceptant d'avance cet étrange combat, fort de cette conviction que le crime finit toujours par succomber ; mais en ce moment, alors que le souvenir de Marthe venait se mêler pour lui au souvenir de Jeanne, le comte Armand de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme sans reproche comme il était sans peur tout à l'heure, fut pris d'un frisson d'épouvante.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, si j'allais aimer Jeanne, et que cet homme apparaît... qu'il devint mon amour, que cette jeune fille chaste et pure, et naïve comme l'est toujours la vertu, vint à trouver un soir sur son chemin ce démon à visage d'ange, ce corrompé au langage de séraphin, cet impie qui a tué ma mère, qui était la sienne, et séduisit la femme que j'aimais...

Et cette pensée, après avoir fait trembler Armand, souleva en lui un ouragan de colère.

XXII

GERTRUDE

Avant d'aller plus loin, transportons-nous rue Meslay, et pénétrons au moment dans le modeste logis de mademoiselle de Balder.

Une petite antichambre de quelques pieds carrés précédait une salle à manger dont Jeanne avait fait un salon : à droite, une porte conduisait à la chambre à coucher de la jeune fille ; à gauche était la cuisine, et un cabinet noir où Gertrude faisait son lit.

Rien n'était plus modeste que ce petit appartement : du papier à soixante centimes le rouleau couvrait les murs, les portes et les croisées étaient peintes en gris, et le parquet était remplacé par un affreux carreau rouge, passé à l'encaustique.

C'était, à vrai dire, un logement d'ouvrier ; mais Jeanne, en y transportant les débris de son mobilier, — mobilier jadis fort beau et qui s'était en allé pièce à pièce, surtout depuis la mort du colonel, — lui avait donné une apparence presque opulente, en regard à sa petitesse et à la modestie de ses décorations. Un meuble en velours, soigneusement couvert de housses grises, et que Gertrude époussetait minutieusement chaque jour, avait pris place dans la salle à manger, convertie en salon. Un tapis un peu fané de ton et commençant à montrer la corde avait dissimulé les briques rouges ; des rideaux de soie, un peu décolorés il est vrai, garnissaient les croisées.

Au milieu, un guéridon d'acajou, dont la forme un peu lourde rappelait les meubles du premier empire, supportait quelques livres, un album, une boîte de pastilles : dans un coin, on voyait encore un cahier rempli de musique, mais le piano avait disparu. Jeanne avait été contrainte de le vendre pour payer les dettes qu'elle avait contractées durant la maladie de sa mère, se réservant d'en louer un peu plus tard, lorsque Cerise lui aurait procuré de l'ouvrage.

La chambre à coucher de la jeune fille était en damas bleu. Un grand christ en ivoire, relique de famille, était appendu au chevet de son lit, entre une branche de buis bénit et les doux croix de son père, celle de Saint Louis et celle d'officier de la Légion d'honneur.

Tout cela était impuissant à dissimuler une gêne profonde. Dès le matin, Gertrude, une femme encore robuste malgré

ses cinquante ans, ayant conservé l'embonpoint et le visage des campagnards, bien qu'elle fût venue à Paris dès son jeune âge Gertrude se mettait à la besogne, cirait, frottait, époussetait, préparait l'humble déjeuner de sa chère maîtresse, puis donnait un coup d'œil au linge, qu'elle raccommodait avec le plus grand soin, et, tout cela fini, elle entrait sur la pointe du pied dans la chambre à coucher de Jeanne qui se levait tard : c'était peut-être la seule habitude qu'elle eût conservée de son ancienne aisance.

Cependant, le lendemain du jour où la jeune fille avait accompagné Cerise à Belleville, et où Armand de Kergaz lui avait offert le bras jusqu'à sa porte, la vieille Gertrude était à peine levée, qu'elle vit apparaître Jeanne déjà habillée, déjà coiffée.

— Jésus Dieu ! s'écria la pauvre servante, qu'avez-vous donc, mademoiselle, que, vous vous levez si matin ?

— Je me suis éveillée de bonne heure et je me suis levée, ma bonne Gertrude

— Comment ! sans feu dans votre chambre ? Quelle imprudence.

— Bah ! fit Jeanne en souriant, je n'ai pas eu froid.

— Vous étiez déjà enrhumée. Mais pourquoi ne m'avez-vous point appelée... pourquoi ?

— Rassure-toi, dit la jeune fille, je ne suis plus enrhumée : et comme il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, je veux désormais me lever de grand matin.

— Vous lever de grand matin, Seigneur !... et pourquoi faire ?

— Ah ! dit Jeanne, ceci est tout un gros secret que je vais te confier, ma bonne Gertrude, surtout si tu me promets de ne pas gronder encore en prenant ta méchante voix.

— Jésus Dieu ! mademoiselle, pouvez-vous parler ainsi ? murmura la vieille servante en prenant dans sa grosse main la main blanche et longue de Jeanne et la portant respectueusement à ses lèvres. Moi, vous gronder !

— Done, reprit la jeune fille d'un ton caressant, si je ne te dis quelque chose de bien étrange pour toi, tu ne te ficheras pas ?

Gertrude enveloppa sa jeune maîtresse de ce regard dévoué et rempli de suaves tendresses que le chien fidèle lève sur son maître.

— Bonne Gertrude, poursuivit Jeanne, sais-tu que tu te donnes bien de la peine depuis longtemps, et que tu travailles toujours comme si tu n'avais que vingt ans ? Notre petit ménage te prend les trois quarts de la journée, et tu travailles encore le soir pour gagner de l'argent.

— Je travaille avec tant de joie ! mademoiselle, murmura la servante qui, en effet, travaillait chaque soir jusqu'à minuit pour gagner soixante-quinze centimes à un ingrat ouvrage de couture. Et puis, voyez-vous, le travail, c'est ma vie, à moi. Je m'ennuierais à ne rien faire.

— C'est ce que je me dis, interrompit la jeune fille d'une voix câline, et moi qui ne travaille pas, ma bonne Gertrude, je m'ennuie très fort.

— Vous n'êtes pas faite pour travailler, mademoiselle ! s'écria la vieille servante avec vivacité, cela ne se peut pas, cela ne saurait être. D'ailleurs, si vous voulez vous occuper, n'avez-vous pas votre boîte à couleurs, vos livres, votre

Gertrude s'arrêta tout émue ; elle se souvenait que le piano était vendu.

— Mais, dit Jeanne avec gravité, je eus allée voir hier, tu le sais, la petite Cerise, et elle m'a promis de m'avoir de l'ouvrage.

— Jésus Dieu ! s'écria Gertrude indignée, vous, travailler, mademoiselle ! vous, gagner votre vie tant que je serai là, moi, Ah ! jamais, jamais !

— Tu n'as rien de bien, dit Jeanne avec tristesse, tu m'avais promis de ne pas gronder comme à ton ordinaire, et tu ne me tiens pas parole.

— C'est vrai, c'est vrai, mademoiselle, murmura Gertrude un peu confuse, mais cependant...

— Ma bonne Gertrude, reprit Jeanne d'un ton caressant, tu ne veux pas empêcher ta chère enfant, comme tu m'appelles, de chercher à se distraire un peu, et le travail sera pour moi une véritable distraction. Je te le jure, je brode très bien, tu te sais : Cerise me fera avoir de la broderie... Allons ! c'est con venu...

— Mais... voulut objecter Gertrude.

— Non, je n'écoute rien ; si tu grondes encore, je me fâche, Et Jeanne mit une gentille caresse sur le front de cette vieille servante qui l'aimait comme une mère, et dont l'existence était un poème de dévouement et d'abnégation.

Gertrude courba le front et essuya une larme.

— Mon Dieu ! murmura-elle, pourquoi n'envoyez-vous pas à mon cher ange un peu de ce bonheur que vous donnez à tant d'autres !

Puis elle ajouta tout haut :

— Pourquoi vous lever si matin, pourtant, mademoiselle ?

— D'abord pour en prendre l'habitude, ensuite pour aller chez Cerise.

Et Jeanne s'habilla lestement, drapa sa taille svelte dans ces sombres habits de demi-deuil qui la rondaient cependant si belle, et sortit.

Il était environ huit heures.

De la rue Meslay au faubourg du Temple le trajet est court. En dix minutes, Jeanne eut atteint le sixième étage de Cerise. C'était deux jours avant cette soirée funeste où trompée par la lettre de sa sœur, la pauvre enfant devait tomber aux mains de M. de Beaupréau. Cerise était déjà à l'ouvrage, chantant comme une fauvette, et songeant à son bonheur prochain.

— Déjà ! fit-elle en voyant entrer Jeanne.

— Vous savez bien qu'il a été convenu hier, ma bonne Cerise, répondit mademoiselle de Balder, que nos irions ce matin à ce magasin de broderies.

— Oui, oui, répondit Cerise, et je suis prête. Seulement, je ne veux pas qu'on vous voie, ma chère demoiselle ; vous m'attendrez à quelque distance dans la rue, n'est-ce pas ?

— Mais je ne rougis point du travail, dit Jeanne. Le travail est une noble chose.

— N'importe ! j'ai mon idée, répondit Cerise avec la ténacité mutine d'un enfant gâté.

Les deux jeunes filles sortirent, et une heure après, Jeanne rentrait chez elle triomphante avec un petit rouleau de canevas et se disait :

— Je vais donc enfin travailler et soulager ma vieille Gertrude.

Sur le carré de son quatrième étage, elle trouva le concierge de la maison ouvrant portes et fenêtres dans l'appartement que Bastien venait de louer il y avait quelques minutes à peine.

Le concierge salua avec respect, et lui dit :

— Vous allez avoir un voisin, mademoiselle.

— Ah ! dit Jeanne avec indifférence.

— Un vieux monsieur décoré, qui a l'air d'un vieux officier en retraite, poursuivait le loquace concierge.

Jeanne tressaillit.

— Un officier ? dit-elle en songeant à son père.

— Oui, mademoiselle, et il emménagera ce matin même, m'a-t-il dit.

Jeanne rentra chez elle toute rêveuse et ne songea pas davantage au voisin qu'on venait de lui annoncer.

Un autre sentiment la dominait à son insu.

Elle avait bien dit à Gertrude qu'elle ne s'était levée de bonne heure que parce qu'il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, mais la vérité était que Jeanne n'avait point dormi de la nuit : et nous allons tâcher d'expliquer cette insomnie.

Jeanne avait vingt ans, une âme ardente et pleine de foi, et un esprit déjà plein de raison et de maturité. Jeanne avait

passé son adolescence auprès de sa mère, son unique affection, l'être qui devait naturellement absorber toutes ses tendresses. Sa mère morte, elle avait reporté une partie de ses affections sur Gertrude, cette servante que son noble cœur plaçait au-dessus de sa condition ; mais alors, et d'abord à son insu, un vide avait commencé à se faire dans le cœur de la jeune fille, ce vide fatal et inévitable qui s'opère à vingt ans dans une âme vierge. Un jour, la pauvre orpheline s'éveilla en songeant qu'elle n'avait plus autour d'elle qu'un seul être qu'elle aimât, un être que la mort lui prendrait bientôt peut-être, qu'alors elle demeurerait seule, isolée au milieu du monde ainsi qu'en un vaste désert, sans qu'une main amie pressât la sienne, sans qu'un autre cœur battît à l'unisson du sien. Et alors encore, Jeanne se prit à songer qu'il y avait peut-être de par le monde un homme loyal et bon, un noble cœur exempt des âpres calculs et des cupidités vulgaires de ce siècle, qui, rencontrant sur sa route une femme chaste et belle, à l'âme aimante et dévouée, pourrait se réjouir de sa pauvreté, et ne lui demander qu'une affection sans bornes en échange de son nom et de sa main. Et Jeanne, à cette pensée, s'était sentie tressaillir, elle avait rêvé cet homme, encore et peut-être toujours inconnu, ce protecteur que lui enverrait la Providence, et elle s'était juré, dans l'austère religion de son cœur, de lui dévouer sa vie et d'entourer la sienne de toutes les tendresses de son âme.

Cette pensée, pensée touchante et sublime en sa vulgarité, et qui vient à toutes les jeunes filles, s'était si bien emparée de l'imagination de mademoiselle de Balder, que l'orpheline pauvre et brisée, l'enfant à demi abandonnée et demeurant le front pur et l'âme chaste au bord béant de l'abîme, s'était prise insensiblement à vivre de ce parfum qui vient de l'avenir et qu'on nomme l'espérance...

Elle avait fini par espérer un rayon de soleil, un sourire du ciel, une vie calme et heureuse en ses joies, cette jeune fille, dont l'enfance avait vu se former deux tombes, et dont les larmes avaient coulé si abondamment.

Or, l'espérance soutient et fait vivre ; Jeanne était pleine de foi, elle avait foi en Dieu, le père des orphelins ; elle semblait attendre avec courage et demi-souriante ce cœur inconnu à qui elle donnerait le sien.

Eh bien ! la veille de ce jour, son âme avait tressailli tout à coup et comme agitée par une sensation toute magnétique : un homme lui était apparu l'espace d'un instant, qui avait fait vibrer soudain cette corde muette jusque-là, que l'amour éveille au fond d'un cœur de jeune fille.

Jeanne avait vu Armand, Armand beau comme un jeune roi sous sa blouse d'ouvrier, dont le visage noble et un peu triste respirait une distinction et une douceur infinies, dont les mains étaient blanches et longues comme des mains de duchesse, dont la voix caressante était empreinte d'une vague et mystérieuse harmonie.

Elle avait passé quelques minutes à peine appuyée à son bras, à peine avait-elle échangé avec lui quelques paroles insignifiantes, et pourtant elle était rentrée chez elle toute rêveuse et l'insomnie s'était assise à son chevet, et sous les rideaux de son alcôve de jeune fille, il lui avait semblé voir encore dans l'ombre ce visage à demi souriant, à demi rêveur et sérieux du comte de Kergaz.

Et le jour était venu, et Jeanne, en proie à un trouble inconnu, n'avait point fermé l'œil encore. Mais alors, cependant à l'aide de cette froide raison qui suit presque toujours le plus fiévreuses hallucinations d'une nuit sans sommeil, Jeanne s'était prise à réfléchir ; elle avait songé à son père, mort en soldat et en gentilhomme, à ce noble nom qu'il lui avait laissé et qu'elle ne devait point mésestimer ; elle s'était demandé si les distinctions sociales n'avaient point creusé un abîme entre elle et cet homme qu'elle avait aperçu sous l'humble bourgeron d'un ouvrier ; et si, toute honorable et loyal qu'il pût être, elle aurait le droit de lui tendre la main...

L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Executes avec soin et promptitude.

Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers,
etc, etc.,

A des prix tres moderes.

*Les ordres recus par telephone ou
par la poste recevront la plus
grande attention.*

L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE

968 RUE ONTARIO

MONTREAL

TEL. BELL 6256.

POURQUOI TANT VOUS TROUBLER

Si vous voulez avoir un bon pantalon
tout fait allez chez

A. COHEN & CO

1203 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$0.50 en montant
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout fait
nous en avons de \$3.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe
ainsi que l'ajustage.

NOUS SOLLICITONS UNE VISITE

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

A. COHEN & CO.

1203 RUE ONTARIO.

A LOUER

Voici les principaux Chapitres qui figurent
dans ce chef d'oeuvre.

L'Heritage mystericux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de jour.

Le Testament de Grain-de-Sol.

Correction de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les miseres de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La Corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

LEGER ST. JEAN.

HORLOGER & BIJOUTIER



716 RUE ONTARIO.

Constantment en mains un assortiment complet de Bijoux, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

IMPORTANT ! !

Nous expédierons gratuitement le 1er No. à ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone.

Si vous connaissez quelqu'un de vos amis qui ne l'ont pas lue, donnez nous leurs adresses, et nous agirons en conséquence.

TEL. BELL, 6256.

BUREAU 968 RUE ONTARIO

MONTREAL.

MAGASIN DU PEUPLE



GUILMETTE & QUIMET

MARCHANDS DE CHAUSSURES

1107 RUE ONTARIO

Offrent \$16,000 de chaussures à moitié prix durant 28 mois
VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS

PROFITEZ DU BON MARCHÉ

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

1107 RUE ONTARIO.

GUILMETTE & QUIMET

30 RUE ST. JACQUES

Magasin de chaussures

à louer

à louer

à louer

à louer

A LOUER

à louer

à louer

à louer

à louer

à louer